LIVRES VIEUX ET ANTIQUES
LIVRES NOUVEAUX ACHETEZ DE LA
J.A.COB
BIBLIOPHILE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elvireoulafemmei01jaco

ELVIRE.

I.

Livres qui se trouvent chez le même Libraire.

Les Nouveaux Savans de Société, ou Recueil complet de tous les Jeux familiers, physiques et mathématiques. *Seconde édition*, augmentée des Règles des Jeux de dames, de domino, de trictrac, et du poëme de M. Cérutti sur les échecs, etc. 2 v. in-12, ornée de douze figures. 6 f.

Le Secrétaire de la Cour Impériale et de la Noblesse de France, *ou* Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, l'Impératrice, aux Princes et Princesses de la famille Impériale, aux grands Dignitaires, etc. 1 v. in-12 bien imprimé, orné d'une planche coloriée, représentant les diverses armes de la noblesse de France. 3 f.

Cuisinier (le) Impérial, ou l'Art de faire la cuisine et la pâtisserie, pour toutes les fortunes, avec la manière de servir une table depuis vingt jusqu'à soixante couverts. *Troisième édition*, revue et corrigée par l'auteur, augmentée d'un grand nombre d'articles, concernant l'office, et suivie d'une table plus étendue et mieux ordonnée que la première; par A. Viard, homme de bouche, in-8°. 6 f.

ELVIRE,

OU

LA FEMME INNOCENTE

ET

PERDUE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre-Franç., n° 51.

1809.

ELVIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Elvire de Blansac au Chevalier Broun.

— Paris.

Eh bien! Gustave, vous aviez raison, et vos pressentimens sont confirmés : on me marie sous peu de jours; et, sans consulter mon inclination, on a disposé de ma vie entière.

Il ne me reste plus qu'à obéir, à épouser, à aimer, si je puis, un M. de Vérac, que je n'ai jamais vu, qui ne me connaît pas davantage, et qui est sans doute décidé comme moi, par la volonté de ses parens, et ce qu'on appelle ici les convenances.

Ces convenances sont :

A tous deux, de la naissance et de la fortune, un âge à peu près semblable, et la proximité d'une assez belle terre, qui touche à celle où nous allons passer tous les étés.

Voilà, Gustave, ce qui paraît assez avantageux à ma famille, pour ne pas souffrir la moindre réflexion de ma part.

Ma mère a ri aux larmes, lorsque je l'ai priée de ne point donner sa parole, que je n'eusse vu mon futur époux.

Et que voulez-vous donc voir, mademoiselle? m'a-t-elle dit. Pensez-vous juger de son caractère sur sa physionomie? ou croyez-vous qu'il soit très-nécessaire que son extérieur vous plaise? Allons, petite fille, laissez là vos idées de roman; ma parole est déjà donnée, et c'est à moi de savoir ce qui vous convient.

J'ai rougi d'impatience, mais je n'ai osé répondre. Ma mère est froide et sévère; elle fait d'ailleurs pour moi ce qu'on a fait pour elle; la différence, c'est qu'elle a été

élevée dans le plus sot des couvens, qu'elle en sortait sans rien penser du tout; et qu'au contraire, dans la pension de madame d'A**, l'éducation forme de bonne heure l'esprit et la raison.

Je suis sûre qu'à mon âge, ma mère n'avait jamais lu de romans, et qu'elle eût frémi de la pensée d'écrire à un homme.

Que d'obligations ne vous ai-je pourtant pas, Gustave! Vous êtes le frère de ma meilleure amie; et dans le principe, ce ne fut que par complaisance pour elle que vous vous êtes occupé de moi.

Combien je fus flattée, quand cette bonne Sophie me dit un jour :

« Gustave te trouve charmante; il prétend que si tu étais bien dirigée, il y aurait le plus grand parti à tirer de ton esprit et de ton imagination. » Je n'espérais guère que vous voulussiez bien vous occuper de mes lectures, de mes progrès; mais enfin votre amitié pour Sophie, les fréquentes oc-

casions que j'eus de vous voir, ont décidé votre intérêt; et quel que soit mon sort avec M. de Vérac, je sens que je regretterai souvent ces charmantes promenades que nous faisions ensemble, et où vos éloges me donnaient tant d'émulation.

Enfin j'espère, Gustave, que quoique je sois bientôt mariée, vous ne m'abandonnerez pas; car vos conseils me seront encore plus nécessaires dans le monde que dans ma pension.

Mais dites-moi donc, Gustave, n'est-ce pas déjà un acte de faiblesse que d'épouser ce monsieur que je n'aime point du tout? J'ai de la fortune, je suis jeune, vous m'avez dit quelquefois que j'étais jolie.

Dois-je être ainsi sacrifiée aux convenances? et ne perdrais-je pas déjà beaucoup dans votre estime, en m'y soumettant comme un enfant?

Cette idée me révolte, et, pour peu que cela soit votre avis, je saurai bien résister

à des parens qui usent ainsi de leur autorité.

Hâtez-vous de me répondre, Gustave, il est temps encore de me rendre à vos conseils : je connais déjà l'attachement qui vous les dicte ; vous connaîtrez ma docilité à les recevoir.

Votre amie, ELVIRE.

LETTRE II.

Gustave Broun à Elvire.

Paris.

Que votre confiance est flatteuse, Elvire! et qu'il m'est doux d'être le guide d'une jeune personne à qui la nature a tout prodigué! Que de trésors elle met entre mes mains, et qu'il me serait agréable d'être seul chargé du soin de votre bonheur!

Oui, ma chère Elvire, il dépend du bon emploi de l'esprit et de la beauté, de la juste estimation de ce qu'on doit aux préjugés et aux plaisirs.

Quoique jeune encore, j'espère pouvoir vous diriger dans cette science du monde, où j'ai vécu de bonne heure, et où j'ai profité de l'expérience des autres et de la mienne.

Je n'abuserai point, Elvire, du pouvoir que vous me donnez sur votre conduite. J'augure bien favorablement de cette force de caractère qui vous fait déjà sentir que personne n'a le droit de disposer de vous-même. C'est à ce germe précieux d'indépendance que sont attachées les actions essentielles de la vie, celles qui distinguent honorablement une femme, de la multitude qui agit aveuglément.

Je pense pourtant aujourd'hui que votre intérêt se trouve d'accord avec votre condescendance; elle vous fera honneur dans l'esprit de vos parens; et il faut commencer par s'établir dans l'opinion du monde, pour acquérir le droit de la braver.

D'ailleurs, ce M. de Vérac n'est point mal; et autant lui qu'un autre, puisqu'il vous faut un époux, et que l'inégalité de nos fortunes ne me permet pas de prétendre à votre main.

Pour votre sexe, Elvire, cette portion

de la vie qui conduit de l'enfance à la jeunesse, ne lui appartient pas ; c'est l'affaire des parens. Leur but est le mariage. C'est là que leur tâche finit, et que la vôtre commence pour le monde et pour vous-même. C'est à vous, tout en promettant l'obéissance, de maintenir et d'assurer votre liberté ; et quel pouvoir la nature ne donne-t-elle pas à la beauté? Connaissez donc vos avantages, Elvire ; soyez heureuse, dites-moi que vous l'êtes ; et, malgré la douleur de vous voir passer dans les bras d'un autre, votre amitié peut encore me suffire et m'en consoler.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE III.

Gustave Broun, à son ami Valville.

Paris.

Laisse-moi tranquille, Valville; je reçois tes lettres, je les parcours, et ne les lis pas; j'ai de l'humeur. Tu ne me dis rien de relatif à ce qui m'occupe; et si j'ai la complaisance de t'écrire aujourd'hui, c'est pour qu'en te mettant au fait de ce qui m'intéresse, tu sois aussi forcé de m'en parler, de me plaindre, de me blâmer, de dire tout ce que tu voudras, mais quelque chose où je trouve réunis le nom d'Elvire et le mien. Le nom d'une femme! comme tu vas rire en lisant cela! tu me croiras bien fou, bien amoureux, bien sot, moi qui suis arrivé à près de trente ans, en me moquant de toutes les extravagances que l'amour fait faire, et qui n'ai jamais pu prendre la moindre pitié de tes douloureux tourmens.

Eh bien! ne ris pas, Valville; ma philo-

sophie n'est pas en défaut; mon cœur est libre; mais j'éprouve la plus vive contrariété que puissent donner un vif désir et des projets.

Tu sais que ma sœur était l'année dernière à la célèbre pension de madame d'A**. Je fus l'y voir quelques mois avant son mariage; c'était un jour de récréation.

J'entrai dans un superbe jardin, où se promenaient une cinquantaine de pensionnaires qui d'abord me parurent toutes également jolies. Leur toilette était simple; mais le bon goût et la coquetterie semblaient avoir averti toutes ces jeunes filles de ce qui leur était favorable. Je m'attendais à de l'embarras, à des révérences bien gauches. Pas du tout; celles qui se trouvèrent près de moi me saluèrent avec grâce, les autres s'échappèrent avec gaité, et sans faire attention à ma présence. J'étais enchanté, et ne m'occupais guère de ma bonne sœur. Sophie s'en aperçut, me gronda doucement, et,

voyant combien d'admiration se joignait à ma surprise, elle se hâta de me dire : « Ah ! si vous aviez vu ma bonne amie, que diriez-vous donc ?

Je voulais voir la bonne amie tout de suite, mais Sophie me dit qu'elle était en vacance chez ses parens, et ne reviendrait que dans huit jours.

Cette contrariété doubla mon impatience ; j'abrégeai ma visite, et tout en voyant passer et courir ces jolies personnes, mes yeux ne se fixaient sur aucune ; ma tête était montée ; il me semblait que j'attendais quelqu'un, et que je ne devais rien préférer, avant d'avoir vu cette Elvire, dont Sophie m'avait parlé.

Dès que les huit jours furent écoulés, je retournai à la pension : *Elle y est*, me dit Sophie, en se jetant à mon cou, et m'embrassant. Au même moment, une jeune fille vint la rejoindre ; elle paraissait de quinze à seize ans ; sa chevelure, blonde et

bouclée, flottait sur ses épaules avec une grâce, ou un désordre dont rien ne peut exprimer le charme ; son teint, plus frais et plus vermeil que la rose, faisait un contraste charmant avec deux grands yeux noirs qui paraissaient attendre, pour briller de tout leur éclat, que l'amour vînt les animer. Elle sourit, je vis des perles; et sa gorge naissante qu'un grand fichu couvrait et ne cachait pas, me parut le plus invincible de tous ses attraits. Enfin, Valville, j'eus un moment de cette folle ivresse, dont le plus sage ne peut toujours se garantir ; et si je n'avais pas été contraint par la présence de tout ce qui nous entourait, j'aurais fait sûrement quelques fades déclarations, qui eussent effarouché ma belle, en me préparant bien des regrets; mais je fus forcé de quitter la maison, par l'heure qui ne permettait pas aux étrangers d'y rester. J'embrassai Sophie, je saluai Elvire; mais son souvenir ne me quitta pas. C'est à lui que

tu dois cette longue lettre, Valville ; car parler de sa maîtresse à son ami, c'est le plus doux emploi et de son cœur et du temps. Adieu.

Ton ami, GUSTAVE.

LETTRE IV.

Elvire à Gustave.

Paris.

Il n'est point mal, dites-vous? En vérité, Gustave, l'éloge est mince, et je vois bien que, malgré votre supériorité, vous avez, comme notre sexe, un peu de penchant à désapprécier celui dont vous faites partie. J'ai enfin vu M. de Vérac, et j'étais loin de penser qu'il fut aussi bien : une figure si noble, de si beaux yeux, une tournure si élégante, un air si jeune! En vérité, Gustave, je ne connais que vous qui puissiez lui disputer de semblables avantages.

Ma mère m'avait ménagé cette surprise, et m'avait tant répété qu'il ne fallait pas s'attacher aux grâces extérieures, que j'en avais conclu que M. de Vérac avait besoin d'une grande indulgence.

De son côté, je dois avouer qu'il a paru surpris. « Vous ne m'aviez point dit qu'elle était belle », dit-il à ma mère en parlant de moi. Enfin, nous sommes contens l'un de l'autre, et la seule chose qui me fâche encore, c'est de devoir mon bonheur à l'obéissance et au hasard.

Si j'avais rencontré M. de Vérac dans le monde, je suis sûre que je l'aurois remarqué et préféré à tout autre; mais on me le donne, et cette idée me déplaît.

Aussi bien, je ne connais pas encore son esprit, son caractère. Il pourrait bien avoir de grands défauts, avec sa jolie figure, et quand je le saurai, il ne sera plus temps : je serai sa femme, et peut-être bien malheureuse. Enfin, Gustave, vous me le conseillez vous-même, et j'obéirai. Mais ne me dites pas que cela vous fait de la peine de me voir dans les bras d'un autre; je vous assure que cela ne m'empêchera pas d'avoir toujours la même amitié pour vous; car je

ne pense pas que mon devoir s'y oppose, et j'ai besoin d'avoir pour guide dans le monde, un ami désintéressé, qui n'ait pas le dessein de me soumettre, en feignant de ne vouloir que me diriger. Rien n'empêche même que vous ne fassiez un jour connaissance avec mon mari, et que je ne puisse avoir le plaisir de vous voir quelquefois. Fiez-vous-en à mon attachement pour vous, Gustave; il m'éclairera également sur ce que je dois à l'amitié comme à la vertu; et pour mon bonheur, il m'est essentiel de les accorder.

Votre amie, ELVIRE.

LETTRE V.

Gustave à Valville.

Paris.

Ne crains plus mon silence, Valville: Elvire m'occupe : il faut que je t'en parle, et que je me rende compte à moi-même des sensations nouvelles qu'elle me fait éprouver. Je t'ai déjà dit, mon ami, quel fut le trouble que sa vue jeta dans mon cœur au premier moment; cette vivacité se calma pourtant, et je rougis bientôt de m'être laissé séduire comme un écolier, et contre tous mes principes. Assurément, Valville, je formai dès-lors le projet de séduire Elvire; mais tu sais quelle est ma manie : d'inspirer de grandes passions, de développer peu-à-peu tous les ressorts d'une imagination ardente, de prendre un souverain empire sur la femme qui me

plaît, enfin, de me livrer à bien moins d'amour que je n'en veux inspirer.

La difficulté se change en jouissance pour moi, et je ne puis regarder, comme un triomphe flatteur, la défaite si facile d'une jeune fille, étrangère aux passions, qui cède, souvent sans trop savoir pourquoi, par faiblesse, par curiosité, et sans connaître elle-même la valeur de ce qu'elle sacrifie. J'aime une femme qui raisonne, qui pense, qui croit à sa force, et ne reconnaît notre adresse qu'après l'avoir long-temps combattue; enfin, j'aime une certaine philosophie, un peu d'indépendance dans les femmes; je veux vaincre un être égal à moi, et pour le trouver dans ce sexe frivole, j'ai bien senti qu'il fallait le former moi-même; c'étoit le rêve de toute ma jeunesse : j'ai vu Elvire, et j'ai voulu le réaliser.

En conséquence, j'ai mis autant de soin à cacher mon amour, qu'un autre en eût mis à le faire éclater; et, m'adressant plus

souvent à ma sœur qu'à son amie, je me suis informé de ce qu'on faisait pour leur instruction commune.

J'ai trouvé que là, comme dans beaucoup d'autres pensions moins célèbres, on ne s'occupait que des talens agréables, et que de ce qui flatte l'amour-propre des parens, ou des maîtres. Pour la morale, renfermée dans des livres ennuyeux, et sans aucune application aux actions ordinaires de la vie, elle n'arrive jamais que dans leur mémoire; elles l'apprennent sans la sentir, sans la goûter, comme elles lisent l'histoire de la Chine ou de la conquête du Pérou; et c'est d'après cette méthode qu'on les lance dans le monde, sans principes, sans volonté, sans caractère, pour en exiger ensuite tous les sacrifices, qui seraient le fruit de l'expérience et de la réflexion.

Je ne veux pas prendre pourtant, près de ma belle pensionnaire, le ton d'un moraliste ou d'un pédant; je ne la prêche que

ce qu'il faut pour lui donner une opinion favorable de ma sévérité ; mais j'ai fait un choix de livres d'accord avec mes vues sur elle. Ces livres, en la rendant plus raisonneuse que raisonnable, me laissent sur son esprit un empire dont elle ne s'inquiètera point. J'ai défendu qu'on montrât ces livres à personne, et dès-lors je me suis assuré qu'on les lirait. Elvire, sans aucune méfiance sur la pureté de mes sentimens, me sait un gré infini de mes soins ; et qui sait où l'eût conduite la reconnaissance, si rien ne fut venu l'en distraire ? Je l'espérais, Valville. Elvire n'a guère que seize ans ; il ne me paraissait pas si pressé de la marier, et dans quelques mois, elle aurait pu sortir de sa pension, toute formée pour le monde et pour l'amour. Mais, au contraire, madame de Blansac, sa mère, la retire de la pension, et la marie tout de suite. Mon ouvrage n'est qu'ébauché ; ce M. de Vérac, qu'elle épouse, n'empêchera peut-être pas qu'elle ne soit une femme

coquette ou facile, comme beaucoup d'autres; mais elle le sera sans art, sans principes, et par conséquent sans aucune célébrité. Cette jeune personne a déjà vu son prétendu; elle le trouve beau, et il est vraiment très-bien. Faudra-t il aussi devenir le confident de leur légitime amour? Quel ennui tout ceci me prépare, et pourquoi faut-il que je ne puisse aimer un autre objet? Je le tenterais en vain; et mon Elvire offre des contrastes bien piquans pour un observateur. Née douce et timide, elle se commande un caractère qui, pour être factice, n'en sera pas moins dominant. Elle a été élevée par une mère pieuse et sévère; et déjà elle veut juger et condamner une partie de l'éducation qu'elle a reçue. Enfin, disposée à la coquetterie, et faite pour la volupté, elle se croit *sûre* de sa sagesse. Cet orgueil est coupable, Valville; mais c'est à l'Amour seul à l'en désabuser. En faveur du moyen, tu ne dois ni me blâmer, ni la plaindre.

Ton ami, GUSTAVE.

LETTRE VI.

Elvire de Vérac à Gustave.

De St.-Mandé, près Paris.

MON silence vous afflige, Gustave; je m'en crois assurée, et m'en chagrine moi-même; mais il m'a été vraiment impossible de vous écrire, et même de vous laisser une adresse sûre avant mon brusque départ pour la campagne, où j'avais vivement desiré que mon mariage se fît. Je me faisais une peine infinie des visites, des cérémonies, de ces complimens froids qui ne prouvent ni intérêt, ni amitié, et qui vous distraient de tout ce qui vous intéresse.

Je vous avoue, Gustave, que je voulais aussi un peu étudier M. de Vérac, avant de dire le mot fatal; mais je vous assure que cela m'a été impossible, et que pendant près de vingt jours, je n'ai rien pensé du tout. N'est-ce pas, Gustave, pour nous faire évi-

ter toutes ces réflexions, qui alarmeraient au moment d'un engagement si sérieux, qu'on y a joint tant de distractions frivoles? Des bijoux nouveaux, des parures charmantes ornent la victime ; et si ses devoirs de femme lui commandent l'économie, elle goûte au moins encore une fois tous les plaisirs de la prodigalité. Six ouvrières sont parties avec nous pour la campagne : ma mère même s'occupait sans cesse de ma toilette, et avec tant d'intérêt, qu'il semblait que le soin de plaire dût être, à l'avenir, la première occupation de ma vie.

Pourtant tous ces frais ne sont pas pour le mari auquel on nous donne. Le mien m'a vue pendant tout ce temps dans le plus grand négligé, et j'aurais tort de m'en plaindre, car il ne m'en parut pas moins très-amoureux. Son amour, sa délicatesse, sont au-delà de tout ce que je pouvais en espérer, et je serais bien ingrate de n'en pas être touchée.

Je vois même que si son amour venait à s'affaiblir, il ne s'en croirait pas moins obligé de tout sacrifier à mon bonheur ; et ce bonheur me paraît bien garanti, Gustave, quand il est fondé sur les principes et sur les sentimens.

Emile adore les enfans; il en desire vivement; et quand il suppose qu'il me rendra mère, qu'il pressera dans ses bras les tendres gages de notre amour, c'est alors qu'il croit tout tenir, tout attendre de moi.

Un vif sentiment de reconnaissance ajoute à son idolâtrie ; sa volonté attend ou devine la mienne; le respect, la pudeur accompagnent ses vives caresses, et la vertu avec lui se pare encore de tous les charmes de la volupté. Ce n'est point là l'idée que je m'étais faite du mariage, dont je redoutais beaucoup la chaîne ; je m'étais fait un plan de contrainte, de dissimulation bien inutile avec mon aimable époux. Son cœur ne renferme que des sentimens honorables et purs,

que ce qu'une femme ne pourrait lui avouer, la forcerait sûrement à rougir vis-à-vis d'elle-même. Enfin, Gustave, un mari tel que le mien, et un ami tel que vous, c'est le comble de la félicité.

Je voudrais voir la bonne Sophie aussi heureuse que moi; mais à sa place, je ne le serais pas. Son mari passe une partie de l'année dans sa terre : c'est un homme impérieux, qui cesserait d'aimer sa femme, si elle cessait de lui obéir. Sophie est douce, craintive; elle a cédé d'abord, et ses complaisances sont bientôt devenues des devoirs. Comme sa terre n'est qu'à trois lieues d'ici, je continuerai encore, Gustave, à lui envoyer les lettres que je vous écris; elle vous les renverra tout de suite, elles n'en éprouveront que bien peu de retard : c'est également par votre bonne sœur que je veux recevoir les vôtres. Emil ne m'est pas encore assez connu pour oser lui parler de notre ancienne amitié ; d'ailleurs, quand nou

sommes ensemble, nous ne nous occupons que de nous-mêmes, et différer de lui montrer tous les sentimens que renferme mon âme, ce n'est pas les lui cacher. Adieu, Gustave. Je me suis fait une petite bibliothèque de tous les livres que vous m'avez choisis : M. de Vérac m'a demandé avec quelque surprise si je les tenais de ma mère; sur ma réponse négative, il ne m'a point fait d'autre question, et m'en a seulement apporté d'autres, que nous lisons ensemble avec beaucoup d'intérêt. J'aime la lecture de passion, et je vous dois ce goût que vous m'avez formé. Tous ces souvenirs, Gustave, sont au profit de l'amitié; et la mienne ne s'affaiblira pas.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE VII.

Sophie d'Andlar à son amie, Elvire de Vérac.

De St.-Ives, près Paris.

MON frère est plus heureux que moi, Elvire. J'ai pris quelque humeur, en vérité, de recevoir une grande lettre pour lui, et simplement quelques lignes pour moi. Malgré cet aveu et ce reproche, sois sûre, ma chère Elvire, que ce n'est pas la jalousie, mais bien la raison, qui m'engage à te faire quelques observations.

Je n'approuve point ta correspondance avec Gustave, quoique ce soit bien moi qui aie fait naître et entretenu l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Tu es riche, ma chère Elvire, et la fortune de mon frère est fort au-dessous de la tienne; mais c'est pré-

cisément pour cette raison que je pensais qu'il te serait libre de choisir ton époux, sans que les considérations de fortune en décidassent. Ce que mon frère appelait son amitié pour toi, me paraissait si vif, si différent de ce qu'il éprouva pour moi, que je croyais que vous vous trompiez tous deux, et qu'un beau jour vous découvririez que cette amitié-là était de l'amour.

Je n'aurais pas cru prudent de te dire cela autrefois, chère Elvire; mais quand tu me fis part de ton mariage avec M. de Vérac, et qu'il me parut que mon frère aussi ne s'en étonnait pas, je ne pus m'empêcher de verser des larmes, et de regretter de ne point devenir ta sœur, comme je m'en étais souvent flattée.

Mais à présent que te voilà mariée, Elvire, mariée à un autre, pourquoi conserver des liaisons avec Gustave ? Ton mari n'est-il pas le seul guide que tu doives consulter ? et qu'as-tu à demander à mon frère, qu'Emil

ne puisse également t'enseigner? Je confesse qu'il est plus jeune; mais tu avoues toi-même qu'il est si prudent, si sage! et ta bonne conduite n'a pas de règles si difficiles qu'il faille plus d'un maître pour la guider. Enfin, chère Elvire, si tu n'as rien à craindre pour toi-même, es-tu sûre que les sentimens de Gustave ne seront jamais de nature à t'alarmer? Tu es si belle, si jolie! et les hommes n'ont pas toujours la même réserve avec une femme mariée que pour une demoiselle, dont ils ont encore à ménager l'innocence et la réputation.

La sûreté des femmes est dans la crainte, ma chère amie : c'est ce que me dit mon mari tous les jours, sans que je croie pour cela qu'il m'en estime moins. Je n'aurais pas voulu pour rien au monde qu'il sût que tu m'adresses des lettres pour Gustave; mais heureusement il était à la chasse quand ton paquet m'est arrivé. Pardonne-moi donc, chère Elvire, si je te prie de cher-

cher quelque autre voie, en supposant que tu persistes à lui écrire. S'il s'agissait de ton bonheur, tu me trouverais moins timide, et je saurais y sacrifier le mien ; mais quand il ne s'agit que de lettres d'amitié, je pense que tu trouveras mille autres moyens plus faciles pour toi, et moins dangereux pour moi.

Pardonne, Elvire, pardonne à la sévérité de mes conseils ; mais la félicité domestique est si essentielle, est si facile à troubler, qu'elle mérite de grands sacrifices : j'en fais un plus grand que tu ne penses, en t'engageant de priver mon pauvre Gustave d'un grand plaisir; mais les hommes trouvent toujours mille ressources qui les consolent, et leurs douleurs, comme leurs sentimens, sont bien faciles à effacer. Il n'en est pas de même de notre amitié, Elvire, si tu sais aimer comme ton amie,

SOPHIE D'ANDLARD.

LETTRE VIII.

Gustave à Elvire.

Paris.

Assurément, aimable Elvire, votre bonheur est le premier de mes vœux : que ne puis-je y voir l'effet de mon amitié et de mes soins ! Pardonnez si ce regret bien vif se joint à l'idée de votre félicité. Ah ! combien votre âme se montre aujourd'hui tendre et sensible envers cet heureux époux, que vous louez, chère Elvire, avec toute l'exagération de la jeunesse et de l'amour ! Quels éloges, et qu'il doit peu en coûter de les mériter près de vous ! J'ai pensé rire toutefois *de cette vertu qui se pare de tous les charmes de la volupté, de cette volonté qui attend ou devine la vôtre.* Mais, sérieusement, Elvire, pensez-vous que cela soit bien rare à rencontrer au bout d'un mois ou deux de mariage ? Quel homme vicieux

même ne peut se contraindre quelque temps, et ne sait jouir avec délices de ces premiers momens, où l'innocence et la pudeur lui sacrifient tout? Et la vanité d'un mari, Elvire, la comptez-vous pour rien? N'est-elle pas intéressée aux succès d'une jeune femme qui fait son entrée dans le monde, et sur laquelle tous les regards sont fixés? Croyez-moi, Elvire, vous ne savez pas tout ce que vous valez; vous ferez à cet égard des découvertes qui vous rendront moins modeste; mais je veux être le premier à vous en avertir. Assurément, je ne dois détruire ni votre sécurité, ni votre reconnaissance envers monsieur de Vérac; mais en voyant votre figure céleste, votre tournure élégante et noble, qui ne serait pas à vos pieds, Elvire? Qui ne prendrait vos désirs pour les siens, quand une complaisance apparente est souvent payée d'un mot d'affection, ou d'un baiser, peut-être? Vous êtes sous le charme, ma chère Elvire: c'est

l'amant que vous voyez aujourd'hui; attendez, pour juger l'époux, que l'habitude et la facilité de vous posséder aient amorti le premier amour. Si je vous dis cela, Elvire, c'est pour que, ne vous abandonnant pas à une illusion trop flatteuse, l'avenir ne perde pas trop à la comparaison. Je ne vous répéterai pas tous ces lieux communs qu'on prodigue contre l'hymen : toujours est-il que l'un des deux porte la chaîne, et que ce n'est que dans les premiers temps que la femme est maîtresse de la donner ou de la recevoir; c'est sur ce qu'elle fait dans les premiers temps, qu'un époux juge de ce qu'il pourra exiger un jour; songez-y bien.

Sophie est retournée à la campagne, pour plusieurs mois: je ne sais pourquoi, elle ne me l'a dit qu'au moment même de partir, et en présence de son mari; je n'ai pu prendre avec elle aucun arrangement pour qu'elle vous fît tenir mes lettres, j'en ai été au désespoir; mais je me suis rappelé

du nom de votre femme-de-chambre, qui a servi chez une de mes parentes, et, pour une fois, je pense que je puis, sans imprudence, lui envoyer ma lettre, en y mettant une double enveloppe, et, sur la seconde, *à votre maîtresse seule.* Cette jeune fille sera flattée de votre confidence, si vous jugez par la suite qu'il vous convienne de la lui donner : et moi, Elvire, et moi ! que je serais malheureux si je perdais encore la consolation de m'entretenir avec vous ! C'est le seul plaisir qui me soit resté, le seul même qui me retienne à Paris. Ah ! j'espère davantage, Elvire : on doit me présenter chez votre mère : au moins je vous y verrai quelquefois. C'est moi seul que ce soin regarde ; car, je le vois trop, l'amour suffit à votre cœur, et n'a guère laissé de place à l'amitié. Pardonnez ce reproche au plus fidèle comme au plus sincère de vos amis.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE IX.

Elvire à Gustave.

Paris.

Victoire m'a remis votre lettre, mon cher Gustave; mais ce n'est pas sans dessein que la bonne Sophie vous a ôté l'occasion de vous entendre avec elle. A cet égard, je dois vous avouer, mon ami, qu'elle blâme notre correspondance : et quelque chose au fond de mon cœur me dispose à la croire; car enfin je n'ai jamais pu me résoudre à en parler à mon mari : malgré toutes les bonnes qualités que je lui connais, il a bien quelques petits défauts sur lesquels je ne m'aveugle pas autant que vous le croyez; il méprise les femmes en général, n'en parle qu'avec une causticité qui me ferait de la peine, s'il ne m'exceptait, dans son esprit

comme dans son cœur, de toutes celles qu'il croit susceptibles de faiblesses ou d'égarement; c'est pourtant cette sévérité que je lui connais, qui suspend ma confiance et m'empêche de lui parler de vous, Gustave, quoiqu'assurément je ne voye rien de répréhensible dans l'amitié qui nous lie depuis quelques mois. Hier même j'ai manqué l'en instruire; il prétendait que les femmes se perdaient entre elles, et qu'il redouterait moins une liaison, pour sa femme, avec une personne de son sexe, qu'une trop grande intimité avec une personne du mien; c'était bien là le cas de parler, Gustave; mais M. de Vérac ajouta : au surplus, ce serait bien la faute d'un mari, si sa femme éprouvait près de lui le besoin d'un autre ami; n'est-il pas là pour l'entendre, la consoler, la plaindre, pour l'aider dans toutes les circonstances de sa vie? Je vis donc bien, Gustave, que ce n'était pas le moment encore, et je sentis intérieurement

quelque honte de cacher quelque chose au plus digne, au plus tendre des époux. Réfléchissez y, G ave, mais il me semble que ce sacrifice serait raisonnable, et que d'ailleurs le moyen de nous confier à Victoire, pourrait avoir par la suite de grands inconvéniens. Je conviens que cette fille est fidèle et m'aime beaucoup; mais ne peut-elle pas changer, déplaire à mon mari, ou me quitter par quelque autre intérêt? Et puis ces gens-là jugent de tout par eux-mêmes. Croira-t-elle nos liaisons aussi innocentes qu'elles le sont en effet? et si elle me soupçonnait de trahir M. de Vérac, dont elle voit tous les jours les bons procédés et les soins, que ne penserait-elle pas de moi?

J'approuve fort que vous vous fassiez présenter chez ma mère; nous nous verrons, Gustave, pas avec autant de liberté qu'autrefois, mais aussi votre amitié et vos conseils, sans m'être moins précieux, me sont moins nécessaires. Vous vouliez me diriger,

Gustave, lorsque mon sort était encore incertain, lorsque je pouvais redouter tous les malheurs attachés à une union peut-être mal assortie; mais le contraire est arrivé. Tout le monde s'accorde à regarder M. de Vérac comme un jeune homme très-estimable, rempli d'honneur, de principes, et dont la conduite ne s'est jamais démentie. Vous oubliez, Gustave, combien j'étais prévenue moi-même contre un choix qui n'était pas le mien; mais il faut bien se rendre à l'évidence, et se trouver heureuse quand on l'est réellement. Je consens donc, Gustave, à recevoir, par la même voie, encore une lettre de vous; mais après cela, mon ami, contentons-nous de nous voir quelquefois : je conserverai le souvenir de l'intérêt que vous avez bien voulu m'accorder, et je ferai mille vœux sincères pour vous voir aussi heureux que vous méritez de l'être. Adieu, mon ami.

ELVIRE.

LETTRE X.

Gustave à Elvire.

Paris.

Je m'y attendais, Elvire, je m'y attendais! Votre lettre me désespère et ne me surprend pas : vous êtes heureuse, je vous suis inutile : et cédant à une timidité enfantine, vous concluez de la crainte qu'elle vous inspire, que la raison exige de vous la plus sensible ingratitude, comme si l'amitié, aussi bien que l'amour, n'avait pas ses obligations et ses devoirs; et ne dissimulant pas même l'égoïsme auquel ce dernier sentiment vous entraîne, vous ne craignez pas de me dire que notre liaison ne vous est plus *nécessaire*. Non, Elvire, non, elle ne vous l'est plus, peut-être, mais elle me l'est à moi; elle est le premier, le seul intérêt

de ma vie; et comment ai-je mérité que mon bonheur vous soit si étranger? N'était-il pas bien naturel que j'attachasse ma gloire à vous plaire, à vous séduire, à profiter pour moi même de la confiance qui vous portait vers moi? et pourtant, qu'ai-je jamais fait que de m'occuper de vous seule? Pensez-vous que ce soit sans effort, que je me sois restreint à la pure, à la sainte amitié; et les hommes ne sont-ils pas excusables d'avoir souvent des vues moins légitimes, quand leur sagesse est aussi mal récompensée? Me serais-je trompé, Elvire, quand j'ai cru voir en vous un caractère si prononcé, si sûr, si incapable de s'abandonner aux puériles considérations de la société?

Vous éprouvez, dites-vous, quelque honte de cacher quelque chose à votre mari; et qui vous assure, Elvire, qu'il ne vous cache rien? Tous ses discours, par lesquels il s'assure adroitement de votre obéissance, prouvent bien mieux ce qu'il exige que ce

qu'il promet. Et que lui cachez-vous donc de si honteux? une douce et trop faible amitié pour un homme qui voudrait vous consacrer sa vie, et qui ose à peine tenter quelques démarches pour vous voir un moment en *public*? Quand vous m'aurez éloigné, Elvire, quand nous aurons perdu tout moyen de nous voir, de nous entendre, ne serait-il pas possible que votre sort vînt à changer? Votre mari est jeune, il est trop bien, pour que sa conquête ne flatte peut-être pas un jour la vanité d'une autre femme, et quelle que soit la préférence que vous méritez sur la plus belle, comment être certaine qu'aucune occasion n'aura de pouvoir sur lui? et alors que votre âme ardente et sensible sera en proie aux tourmens déchirans de la jalousie, dans quel sein, Elvire, déposerez-vous vos peines? Qui vous entendra? qui pleurera avec vous? Sophie vous aime, je le sais, mais ses réflexions sont celles d'un enfant timide, qui

éprouve déjà par elle-même le triste effet de sa facilité; elle craint son mari à l'excès; il le sait; et comme tous les autres hommes, ne connaît son pouvoir que pour en abuser. Sophie lui montrera vos lettres, vous répondra ce qu'il lui permettra d'écrire; encore s'il ne juge pas que les confidences d'une femme qui se plaint de son mari, ne sont pas d'un dangereux exemple; enfin, Elvire, sacrifiez-moi, si vous croyez le devoir, comptez pour rien mon attachement, et mes regrets; mais auparavant, songez à vous-même, et ne persistez point dans cette fatale résolution. Pour Victoire, c'est un véritable enfantillage; quel intérêt aurait-elle à vous trahir? il n'y a pas une femme de cette classe qui ne sache qu'un mari qui reçoit de semblables confidences, en profite, et punit toujours après, celle qui les a faites; d'ailleurs, lui laisserez-vous mes lettres? Quelle preuve aurait-elle, si elle voulait parler? Ah! mon Dieu, Elvire, que de faibles

raisons vous me donnez à combattre ! J'en sens mieux combien je vous suis indifférent. Rien n'a plaidé en ma faveur; et par une inconséquence où je ne puis vous reconnaître, vous faites des vœux pour mon bonheur, en le détruisant sans retour. Ah ! je suis bien malheureux !

GUSTAVE.

LETTRE XI.

Elvire à Gustave Broun.

Paris.

PLAIGNEZ-VOUS, Gustave, accusez-moi d'*égoïsme*, d'*ingratitude*, dans ce moment surtout où mon attachement et ma condescendance pour vous me jettent dans le plus mortel embarras. Ecoutez-moi, et voyez si votre amitié m'est chère, quand je vous pardonne le trouble qu'elle me cause. C'était hier à midi, que le facteur remit ici différentes lettres pour mon mari et pour moi. D'ordinaire, il les laisse chez le portier; mais le malheur a voulu qu'il ne se trouvât pas à sa loge; il entra chez Victoire, dont la chambre est au fond de la cour, et lui remit le paquet. Victoire, qui n'attend aucune lettre de Paris, devina bien

que celle qui était à son adresse était pour moi, et la cacha dans son corset. En ce moment, Gervais, valet de-chambre de M. de Vérac, entrait, et s'aperçut tout de suite que Victoire serrait quelque chose avec mystère : c'en fut assez pour exciter la violente jalousie de cet homme qui prétend épouser cette fille, et qui a déjà probablement d'assez grands droits sur elle ; il l'interrogea ; Victoire se défendit mal, se troubla ; et le résultat d'une querelle très-vive, fut l'aveu qu'elle lui fit, en lui disant que cette lettre était pour moi, ce qu'il lui fut très facile de prouver, en déchirant la première enveloppe. Vous sentez, mon ami, que Victoire ne m'a pas communiqué les réflexions de son amant, qui, sans doute, n'étaient pas à mon avantage : elle me supplia d'excuser son indiscrétion, en m'assurant que Gervais était incapable d'abuser de mon secret ; mais l'embarras et les larmes de cette fille me firent bientôt deviner

qu'elle ne me disait pas tout. En effet, la douceur avec laquelle je lui parlai, l'encourageant, elle m'avoua que ce qui l'avait mortellement effrayée, c'était la crainte assez fondée que mon mari n'eut tout entendu. Près de la chambre où se passait cette scène, il se trouve une espèce d'office séparée par une très-mince cloison; c'est là que M. de Vérac conserve des liqueurs et des vins précieux qu'il garde sous clef. Victoire ne l'a point entendu entrer dans cette pièce; mais elle l'en a vu sortir une demi-heure après; il paraissait agité, et violemment ému. Il lui a jeté un regard mécontent, lui qui, sans se familiariser avec les domestiques, met de la bonté jusques dans ses moindres actions. Jugez, Gustave, de ce que j'ai souffert pendant ce récit. Fallait-il m'abaisser à me justifier dans l'esprit de cette fille? mais ce qui me désespère, c'est l'opinion, ce sont les soupçons qui peuvent naître dans l'esprit de mon mari.

Justement il m'est impossible de lui montrer votre dernière lettre, à laquelle il ne pourrait s'empêcher de donner des interprétations défavorables : car sur quoi, Gustave, supposez-vous qu'il cessera de me rendre heureuse, qu'il me trompera un jour?.... Vos intentions sont bonnes, je le sais, mais elles tendent pourtant à diminuer ma confiance, à me révolter contre l'autorité légitime de mon mari. J'ai brûlé cette lettre, et même toutes celles que j'avais de vous, je ne crois obligée à cette délicatesse; car ce que vous m'écrivez qu'à moi ne doit être vu que de moi; mais si mon mari m'interroge, si mon silence le rend malheureux, s'il me défend formellement de vous écrire : ah! serais-je donc dans la funeste nécessité de vous affliger l'un ou l'autre? M. de Vérac est sorti, je saisis ce moment pour vous prévenir de ce qui vient d'arriver, et qui exige de nouvelles précautions; je vous envoie l'adresse de la mère de Victoire; à

l'avenir adressez là vos lettres. Non, non Gustave, je ne me sens pas la force de vous refuser les preuves de mon amitié : je vous écrirai toujours, je vous le jure, mon cœur et le vôtre sont sans reproche, c'est dans cette idée que je trouve ma force ; mon mari ne m'aime ni ne m'estime assez s'il en croit les apparences plus que mon amour. Vous vous trompez, Gustave, la timidité ne convient qu'au coupable, et ma conduite dans cette circonstance, vous fera regretter de n'avoir pas assez bien jugé de mon énergie, comme de mes sentimens.

Votre amie, ELVIRE.

LETTRE XII.

Gustave Broun à Valville.

Paris.

Que fais-tu donc, Valville, à cette triste campagne, où l'amour ne t'offre pas le moindre attrait? Ta maîtresse s'ennuie ici, et si je n'étais pas si occupé de mes propres affaires, je m'amuserais à la séduire, pour t'apprendre à rester près d'elle, et à te trouver près de moi, quand j'ai besoin de soulager mon cœur. Tu te moques pourtant de l'importance que je donne à mon intrigue avec Elvire; et l'emporter sur un mari, tel aimable qu'il soit, ne te paraît pas un triomphe digne de ma réputation. Tu pourrais bien te tromper, Valville, sur la facilité que tu trouves à cette entreprise. Elvire est sage; elle aime pour la première

fois ; car je conviens avec toi que jusqu'ici ce n'est pas à l'amour que je dois la complaisance qu'elle met à m'écouter. Mon attention et mes soins ont d'abord flatté sa vanité ; je ne me suis point amusé à lui dire ce que tout autre homme lui dira mille fois, qu'elle est belle, bien faite et charmante. Mes éloges ainsi que moi eussent été confondus dans la foule ; mais donnant à mon amitié une apparence de sincérité non suspecte, j'ai prétendu trouver en elle le germe d'un grand caractère, d'un esprit supérieur, qui doivent la distinguer de son sexe, et l'excepter des règles communes auxquelles la faiblesse ou la frivolité l'asservissent. Cette chimère l'a séduite, et j'en ai déjà vu l'effet, dans l'idée où elle était de refuser un excellent mariage, simplement parce qu'il n'était pas de son choix ; j'ai prononcé, et cédant aussitôt à l'empire qu'elle m'a donné sur elle, l'heureux de Vérac est devenu son époux.

Mais si j'ai consenti à son bonheur, penses.

tu, Valville, que je ne me réservasse pas le droit de le troubler bientôt ? Penses-tu surtout, que je veuille supporter sans dédommagement les fades confidences qu'elle me fait de son bonheur domestique, des perfections infinies de cet époux, qui ne montre qu'amour et constance, comme s'il était possible de conserver toujours un sentiment qu'on n'allarme jamais? Le pauvre homme est bien neuf sur ce point, et je pense que la femme la plus disposée à être fidèle, ne pourrait que s'ennuyer promptement de cette adoration continuelle; quant à moi, sans négliger absolument les occasions de quelques flatteries, je me borne au simple rôle de confident, d'ami; je n'annonce aucune de ces prétentions qui lui donneraient le plaisir de les combattre, et toute sa confiance est déjà le prix de ma modestie : Elvire sent à merveille que son mari blâmerait nos relations, elle les lui cache, et toute femme est déjà perdue, quand elle conserve

le pouvoir de la dissimulation, dans les bras d'un mari digne de son estime et de son amour; quand elle croit pouvoir marcher sans guide au travers des dangers qui l'entourent; qu'elle oublie enfin qu'elle a tout à combattre, et que la force des préjugés ne s'est établie que pour offrir une arme de plus à la vertu : voilà ce qu'Elvire ne sait pas, et ce que je me garderai bien de lui apprendre. En attendant, conduite par la vanité et le goût de l'indépendance, elle se dispose à faire face à l'orage qu'une maladresse de sa femme de chambre a préparé dans son ménage. J'ai craint un moment d'être sacrifié, ce qui était assez naturel; car rien ne manque à la félicité d'Elvire : elle adore son mari, elle en est idolâtrée, et ce n'est guère que dans le malheur que l'amitié est nécessaire; mais ma *vertueuse* amitié ne laisse pas que d'être très-vive, et si je ne prononce pas le mot d'amour, j'attache tant de prix à cette correspondance,

qu'Elvire croit que je ne pourrais y renoncer sans désespoir. Comme la jeunesse est confiante, comme l'amour-propre est crédule, chemin faisant, je m'amuse à faire quelques réflexions; mais tu ne penses pas, Valville, que je veuille encore donner beaucoup de temps à ces préliminaires: la saison des bals est arrivée, c'est au milieu des plaisirs et des dissipations qu'ils entraînent, que je veux désabuser Elvire, et lui montrer dans son Mentor son heureux vainqueur. Je commence à croire, comme tu le prétendais l'autre jour, que je suis amoureux; toujours est-il vrai qu'aucune autre femme ne m'avait occupé si long-temps; mais si les passions m'ont toujours paru ridicules, le meilleur moyen de les éteindre est de les satisfaire. Je te quitte pour rêver à ma guérison, et c'est de mon *amie* que j'attends des remèdes contre l'amour.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE XIII.

Elvire à Sophie d'Andlar.

Paris.

J'AI attendu une occasion pour t'écrire et te faire tenir ma lettre, Sophie. Mde Germain dont tu te rappelleras sans doute, ne la remettra qu'à toi; car certainement j'aimerais mieux renoncer à la douceur de t'écrire, que d'admettre ton mari en tiers dans nos petits secrets : je te connais à l'égard de la confiance, des scrupules et des délicatesses que je suis loin d'adopter, et dont je suis sûre que tu te repentiras un jour; mais mon sentiment ne te ramènerait pas : tu te crois plus sage que moi, le temps et notre bonheur décideront la question; en attendant, rassure-toi, je te prie, sur ma liaison avec ton frère : jamais sentiment ne fut plus pur

que celui qui l'attache à moi ; il croit avoir contribué à former mon caractère, et il s'attache à son ouvrage, voilà tout, je t'assure, et je ne conçois pas d'où viennent tes craintes. Tu sais que j'ai reçu de ma mère des principes vertueux, que son exemple a fortifiés ; aussi aimerais-je mieux renoncer à la vie que d'oublier mes devoirs. Non, Sophie, non, l'idée que j'ai de ma force ne me trompe point, et ce monde, qu'on m'avait peint si rempli de dangers et d'écueils, n'offre rien à mon imagination qui puisse entrer en comparaison avec l'estime et l'amour de mon époux ; mais le bonheur dont je jouis me fait-il la loi de sacrifier un ami estimable dont la tendresse me flatte, et dont les conseils peuvent m'être utiles un jour ; c'est à lui que je dois déjà d'avoir jeté un coup d'œil sur l'avenir. Je n'ai nulle raison d'en être inquiète encore, mais le moyen de détourner le malheur, c'est de

le prévoir ; c'est de ne point donner un trop grand empire sur nous à l'être qui a le pouvoir d'en abuser. Je veux être heureuse et sage, mais sans m'asservir à toutes ces vaines précautions qui annoncent déjà le sentiment de sa faiblesse, et nous font dévancer, par des privations réelles, des malheurs incertains : jusqu'ici, trop amoureuse de mon mari, peut-être, j'ai peu quitté ma maison, ma famille, et tel a été le charme de ces premiers momens, que le desir de plaire paraissait presque éteint dans mon cœur ; mais pour le bonheur de M. de Vérac même, il faut un peu sortir de cette monotonie dans laquelle l'amour s'endort. J'avoue que je ne veux point devenir la ménagère de mon mari, et me livrer, à dix-huit ans, aux seules vertus domestiques. Bientôt lancée dans le monde, entourée de ses hommages, dont je ne m'énorgueillirai que parce qu'ils me rendront plus chère à

mon époux, je saurai prouver à mon siècle et à mon sexe, qu'avec un peu de philosophie et de force, le goût des plaisirs n'est pas l'écueil de la sagesse. Quant à ma correspondance avec ton frère, à quoi bon en parler à mon mari, dont le caractère est naturellement sévère, et même jaloux? Irais-je, par excès de scrupule ou de franchise, entamer une discussion inutile, troubler sa parfaite sécurité, m'exposer à lui refuser quelque chose, s'il me demandait un sacrifice qui me paraîtrait injuste ou tyrannique? En vérité, Sophie, ce serait prendre plaisir moi-même à troubler mon repos; tu ne penses pas, j'imagine, que ce soit par des lettres, qui supposent nécessairement l'absence, qu'on puisse trahir la foi conjugale; ainsi ne crains rien pour moi, je n'abuserai pas de ton amitié, en te chargeant davantage de notre correspondance: j'ai trouvé une autre voie, car je la con-

serve malgré ton conseil ; mais n'oublie pas, toi qui connais le fond de mon cœur, que l'amour et l'amitié me sont moins chers que la vertu.

Ton amie, ELVIRE.

LETTRE XIV.

Elvire à Gustave Brown.

Paris.

En jugeant bien de vos sentimens, je devine l'inquiétude, Gustave, qu'a dû vous laisser ma dernière lettre; ainsi, profitant de l'absence de M. de Vérac, qu'on vient d'entraîner à la campagne, je vais vous conter tout ce qui s'est passé entre nous depuis huit jours.

Vous vous souvenez peut-être que Victoire se croyait sûre d'avoir été entendue de mon mari, lorsqu'elle disputait ma lettre à son amant. Emil était sorti tout de suite de la maison, et ne rentra que très-tard; il venait du spectacle, où il avait cherché à se distraire probablement d'une impression pénible : pourtant, m'ayant ouï dire mille

fois combien je craindrais l'importunité de la jalousie, il surmonta, tant qu'il put, un fond d'humeur qui perçait malgré ses efforts. De mon côté, je mis tous mes soins à lui dissimuler la moindre nuance de trouble et d'embarras, et plus adroite que lui, sans doute, je m'aperçus que l'abandon et la franchise de mes caresses lui rendaient une partie de sa tranquillité. Pourtant nous ne dormîmes guère ni l'un ni l'autre; je l'entendis plusieurs fois soupirer, s'agiter, et appeler vainement le sommeil à son secours; je souffrais de son chagrin, mais décidée à me taire, je ne parus pas m'en apercevoir.

Nous avons l'habitude de déjeûner ensemble à dix heures, à ce moment aussi l'on apporte les journaux et les lettres; c'est d'après l'annonce des spectacles que nous disposons de notre journée; car vous savez, Gustave, que depuis mon mariage, c'est à peu près la seule distraction que je me sois permise, et que mon mari semble d'autant

plus goûter, qu'elle ne nous sépare pas.

Avant-hier Gervais apporta un paquet qu'il déposa près de nous; c'était des invitations, des lettres, des annonces de morts ou de mariages : enfin, occupés l'un et l'autre de décacheter tout cela, ce ne fut que fort longtemps après que je m'aperçus qu'il restait sur la table une petite lettre sur papier velin. L'écriture de l'adresse était charmante, le papier musqué, et à toutes ces élégantes niaiseries je ne pouvais guère douter qu'elle ne fût d'une femme, mais après avoir lu la suscription, je la remis à mon mari : et cette lettre, Emil, lui dis-je, en la lui présentant, vous avez oublié de l'ouvrir? Ce n'est pas oubli, me dit-il, je soupçonne ce qu'elle contient; jette-la au feu. — Quoi! sans la lire? assurément vous n'êtes pas curieux. — Elle est d'une femme que j'ai beaucoup aimée, et que je croyais la plus digne de l'être avant de te connaître. — Qui croirait jamais qu'un mari soit si galant? Tu me gâtes, ou

vérité, Emile. Eh bien, cette dame!..... — Eh bien! elle a fait un voyage, c'est à son retour sans doute qu'elle aura appris que je n'étais plus libre, et je pense que des reproches, ou des plaintes... — Vous lui devez quelques consolations, mon ami : sûre comme je la suis de votre cœur, je n'approuverais pas que vous vous montrassiez cruel envers personne. (Vous voyez, Gustave, que sans m'expliquer, je plaidais un peu ma cause).— Non, Elvire, reprit M. de Vérac, avec une véhémence qui trahissait sa pensée, le sentiment sacré qui nous lie ne peut que s'altérer par toutes les affections qui lui sont étrangères. Quel que soit le mérite du bien qu'on possède, le caprice prête des charmes quelquefois à celui qui nous est étranger, et si nous nous sentons assez de force pour résister au seul attrait du plaisir et de la beauté, comment se flatter de voir couler avec indifférence les larmes que l'on fait couler soi-même? Comment combattre avec

avantage une sensibilité dont on a fait long-temps son bonheur et sa gloire? Je ne suis pas cruel, Elvire; mais c'est parce que je ne le suis pas, que me défiant de moi-même, je dois fuir à jamais celle que je ne dois plus aimer, et qui me rendrait coupable par le plus léger partage de mes sentimens. — Je rends justice à tant de délicatesse, mon ami, mais quelle fidélité puis-je attendre de toi, si l'occasion te paraît d'un danger si pressant? Souvent cette occasion se trouve lors même qu'on l'évite, et je croyais, je l'avoue, que des principes sûrs et des sentimens vrais étaient une garantie sur laquelle on pouvait doublement se fier. — Elvire, Elvire, me dit Emile, en m'attirant sur ses genoux, l'excès de ma prudence tient à l'excès de mon amour; je sais de quelle indulgence le monde couvre l'infidélité d'un mari, mais combien d'hommes sont incapables d'aimer! combien n'ont jamais rencontré un objet digne de les fixer! pour moi, qui respecte

et qui chéris l'engagement d'être à toi seule, je ne saurais me pardonner un moment d'oubli, lorsque tu me le pardonnerais toi-même ; je croirais, malgré l'opinion du monde, avoir perdu le droit de t'attacher uniquement ; enfin si l'hymen ôte quelquefois au plaisir cette bruyante ivresse qu'il doit souvent à l'amour, c'est au sein de l'innocence d'une confiance et d'une estime réciproques, qu'on trouve d'inépuisables biens, que le temps ne détruit jamais. — Il me semble, lui dis je, un peu ennuyée de cette longue moralité (dans laquelle je croyois voir un reproche indirect), il me semble que pour t'aimer à la folie, et respecter mes devoirs, je n'aurai jamais besoin de tant raisonner. Je ne vois rien d'aussi beau que toi, je ne connais rien d'aussi aimable, ton caractère est doux, jamais inquiet ; c'est un maître, c'est un tyran, qu'il serait peut-être possible de tromper, mais si tous les maris te ressem-

blaient, je t'assure, Emil, que la fidélité n'eût pas été mise au rang honorable des vertus. — Puisse-tu penser toujours ainsi! me dit-il avec beaucoup de tendresse. On vint nous interrompre, je m'étais saisie de la petite lettre musquée, je la déchirai en deux, et la jetai dans le coin de la cheminée, mais de manière à pouvoir en ramasser les morceaux: car je désirais savoir si ce n'était pas une ruse de mon mari pour amener une explication: je n'en suis guère plus instruite, cette lettre est simplement signée *Aglaure de Ch.....* Dites-moi, Gustave, connaissez-vous dans le monde quelque chose qui ressemble à cela? Je n'ai plus parlé de tout cela, et la plus grande union règne entre nous. A la longueur de cette lettre, vous verrez bien, Gustave, que malgré mon bonheur, mon plus doux plaisir est de causer avec vous.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE XV.

Gustave Broun à Elvire.

Paris.

RASSURÉ par l'excès de vos bontés, Elvire, et n'ayant point à me reprocher d'avoir troublé votre repos, je viens d'employer, depuis plusieurs jours, tous mes momens à préparer celui qui doit me rapprocher de mon aimable amie. J'ai renouvelé mes visites chez la baronne de Verneuil, où j'étais sûr de rencontrer votre mère; j'ai fait assidûment son wist, et profitant de la liberté que j'avais prise de la reconduire à sa voiture, j'ai demandé et obtenu la permission de me présenter chez elle : madame de Blansac m'a répondu que son âge et ses goûts rendaient sa maison un peu sérieuse pour un jeune homme de mon

âge, mais que me trouvant chez son amie, elle n'avait à m'opposer que la crainte de me voir essuyer beaucoup d'ennui. Toutefois, me dit-elle, je viens de marier ma fille avec un garçon fort aimable ; je les vois souvent, et je dois désirer qu'ils trouvent chez moi des personnes comme vous, capables de les y attirer. Je répondis que je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mais que je croyais avoir servi un moment avec M. de Vérac : là dessus, nous sommes entrés dans des détails qui m'ont assuré que je ne me trompais pas. C'est dimanche que votre mère reçoit. Y serez-vous, Elvire, et me permettez-vous de vous en supplier? Depuis votre mariage, c'est-à-dire, depuis cinq mois, une fois seulement je vous vis au spectacle, mais entourée de votre mère et de votre mari, qui ne cessait d'avoir les yeux sur vous ; je n'osai vous aborder. Ah! telle pure que soit l'amitié, une longue séparation l'afflige; elle a ses innocentes jouis-

sances : un regard, un mot, la raniment et doublent son bonheur. L'âme sensible d'Elvire doit suffire à tout. Elle doit entendre aussi le cœur de son ami.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE XVI.

Gustave Broun à son ami Valville.

Paris.

Je l'ai vue, Valville; je l'ai revue, j'en suis fou; il n'est plus temps de méconnaître ce sentiment imprévu qui égare, pour la première fois, ma raison. Quels favorables changemens produit dans une femme l'habitude ou la connaissance du plaisir; soit qu'elle la doive à l'hymen, ou seulement à l'amour! Elvire était charmante, sans doute; mais aujourd'hui, un maintien assuré, un regard plus expressif, une certitude d'être belle, répandent la confiance et le calme dans tous ses traits. Ah! les miens ne m'ont-ils pas trahi, et l'aimable Elvire n'a-t elle pas été allarmée du trouble dont je ne pouvais me défendre, et que notre intelligence

secrète devait rendre plus sensible à ses yeux? — C'était hier : madame de Verac avait dîné chez sa mère, et, malgré mon empressement, il a bien fallu attendre l'heure où la société s'assemble; je ne voulais pas même arriver le premier; j'aimais à croire qu'Elvire prendrait quelque part à mon émotion, et je ne me trompais pas. Lorsque j'entrai, ma belle amie jouait avec une petite fille de six ans, dont madame de Blansac prend soin. Suivant la mode actuelle, la robe d'Elvire, très-ouverte devant et derrière, laissait voir une gorge et des épaules admirables; à la vérité un long cachemire, qui ne tient à rien, tombe et se replace sans cesse; ce n'est jamais que par oubli, s'il échappe tout-à-fait, et se trouve jeté avec négligence sur le dos d'un fauteuil. On m'annonça, et, malgré les politesses qu'exigeait cette première visite, mon premier coup-d'œil tomba sur Elvire. Soit embarras, soit, comme je voudrois le croire, qu'une

femme mette plus d'intention à voiler, comme à montrer ses charmes, à l'homme qu'elle distingue par son affection, Elvire, rapprochant avec vivacité les deux bouts de son schall, le croisa sur sa poitrine, et il ne tomba plus. Madame de Blansac me présenta son gendre comme un ancien camarade, auquel déjà elle avait parlé de moi; il fallut bien soutenir ce froid jargon d'usage, qui fut heureusement interrompu par l'idée qui vint à M. de Verac de me conduire à sa femme; nos regards se rencontrèrent et je ne sais ce que je lui dis, car mon cœur battait avec violence; la petite fille, que toutes ces cérémonies ennuyaient, dit à Elvire qu'elle lui devait une revanche à la *bataille*. Cette distraction fut saisie par tout le monde, et le reste de la soirée n'aurait eu rien d'intéressant, si les moindres choses ne le devenaient pour un homme dont l'amour s'empare avec fureur. Elvire n'osa être que polie avec moi, et elle le fut sans affectation; mais

comme si elle eut eu le besoin secret de dédommager son époux, du petit mystère qu'elle conservait avec lui, elle trouva mille prétextes pour s'en rapprocher; elle sait qu'il déteste le jeu, et ne s'y trouve que par complaisance pour sa belle mère; Elvire lui demanda le sien avec un regard si doux!... si tendre.... M. de Verac, dont la figure est réellement très-expressive, se leva, et quoiqu'il voulut cacher cet air de sentiment qu'on trouve si ridicule dans un mari, je m'aperçus qu'en lui remettant ses cartes, il lui serrait doucement la main. Ah! Valville, en cet instant quelle terrible jalousie s'est élevée en mon ame! qu'il est heureux cet homme! et depuis cinq mois qu'il jouit de la félicité suprême, son bonheur ne doit-il pas être épuisé? n'y a-t-il que lui de beau, d'aimable? n'y a-t-il que lui qui sache aimer? Ah! Elvire, je sens assez tout ce que j'aurai à souffrir avant de vous faire partager mes feux, avant d'éteindre ce premier et légitime

amour dans lequel votre âme vertueuse se complaît encore; mais de quelle attente ne seriez vous pas une assez belle récompense ! ah ! quelle est votre témérité, ou votre modestie, si vous osez m'écrire sans crainte, me nommer votre *ami*! Ah! Valville, dans quelle agitation je me trouve ! Je veux lui écrire; mais que lui dirais je? je l'ai vue; je veux la revoir; je veux émouvoir cette créature céleste, pour qui l'hommage de l'univers est trop peu encore. Mais où m'égare ce vain délire? Elvire me fuira, me haïra, le jour où elle pourra me craindre. Ah, que l'amitié soit mon égide ! qu'Elvire, trompée par elle, tombe, sans méfiance, entre mes bras. Vois mon état, Valville, l'amour se venge de moi pour l'avoir méconnu, et je ne dois plus exciter que ta pitié.

BROUN.

LETTRE XVII.

Elvire à Gustave.

Paris.

Mais dites-moi donc, Gustave, qu'aviez-vous dimanche? que s'est-il passé en vous de si violent, de si bizarre, que vous n'ayez pu en contenir même les apparences? Tout le monde a remarqué votre distraction, et mon mari m'a demandé si vous m'étiez *entièrement inconnu*, présumant tout simplement que je vous avais peut-être rencontré quelque part. Cette question, qui devait me paraître fort naturelle, m'a fait faire une réponse très-maladroite, et de la contenance la plus embarrassée; car ma première idée a été de répondre très-formellement *non*; je n'avais jamais fait le plus léger mensonge à mon mari; la rougeur la plus vive a

couvert mes joues, et le regard observateur d'Emil, redoublant mon trouble, je me sentais près de m'évanouir. Je dois vous avouer ma faiblesse, Gustave : si mon mari eut continué de m'interroger, si j'eusse vu en lui de l'inquiétude, un soupçon *positif*, je sens que je me serais jetée dans ses bras, et que lui avouant la vérité toute entière, je me serais flattée de lui faire approuver la confiance et l'amitié qui nous lient; mais cet excellent époux me croit si incapable d'aucune fausseté, que riant amicalement de ma figure, il se contenta de me dire : en vérité, mon Elvire, tout autre que moi te croirait coupable; te voilà rouge comme une cerise, et quand tu connaîtrais le chevalier Broun, penses-tu que je t'en ferais un crime? j'ai lieu de croire que tu m'as épousé librement, et sans contraindre ton inclination. Dis-le moi, Elvire, dis-le moi (je ne t'interroge point sur ta sagesse, j'en suis certain), mais avant de me connaître, n'avais-tu rencontré

personne à qui tu desirasses d'unir ton sort? suis-je l'objet de ton *premier amour?* Enchantée de la nature de cette question, qui me permettoit de rassurer mon Emil, et d'être sincère, je me jetai à son cou, et, profondément sensible à cette inaltérable confiance, les plus douces caresses nous firent oublier à tous deux cet instant pénible, où j'avais été si peu maîtresse de ma physionomie; je voudrois ne plus vous le dire, mon cher Gustave, mais cette circonstance me le fait éprouver de nouveau : il m'est affreux de cacher quelque chose à Emil. Songez que s'il apprenait notre liaison par tout autre que par moi, elle empoisonnerait à jamais son bonheur; au moins, et avant que je puisse vous décider au sacrifice de notre correspondance, venez peu chez ma mère, et comportez-vous y différemment; je ne suis point étonnée des observations de mon mari : en vérité, Gustave, il y avait de la folie dans vos regards, surtout quand je me

mis à cette table de jeu, vous lançâtes un regard terrible à M. de Verac. Il me semble pourtant que vous n'avez point à vous en plaindre, et qu'il a été bien honnête avec vous: enfin vous m'expliquerez sûrement cela. Je vous ai trouvé changé, abattu. Auriez-vous quelque chagrin, Gustave? Ah, c'est alors que mon cœur vous serait ouvert sans réserve! si heureux par l'amour, que ne peut-il être aussi utile à l'amitié!

ELVIRE DE VERAC.

LETTRE XVIII.

Gustave Broun à Elvire.

Paris.

Vous le voulez, Élvire; vous interrogez votre malheureux ami; mais doit-il déposer dans votre ame vertueuse et tranquille les tourmens, la passion dévorante qui déchirent la sienne? Moi qui n'ai dû votre amitié qu'à la supériorité que vous supposiez à ma raison, qui ai vu votre bouche innocente m'adresser le doux nom de Mentor, de guide, oserais-je vous avouer ma folie, mon délire, et vous demander votre pitié, quand vous croyez trouver en moi la sagesse et la force?

Il le faut pourtant; il le faut, Elvire; jusqu'ici je n'ai pensé qu'à vous; je n'ai parlé que de vous; mais votre cœur généreux

voudra peut-être s'acquitter, non de ce que j'ai fait réellement, mais du zèle sans bornes qui eût dirigé mes actions, si ma vie et mes soins vous eussent été nécessaires. J'aime, Elvire; j'aime avec idolâtrie, et j'aime sans espérance; dans celle que j'aime, esprit, jeunesse, beauté, talens, tout justifie ce sentiment délicieux, qui n'a pas besoin, pour me fixer, de me promettre même aucun bonheur. Je voulais, Elvire, vous cacher cet état violent, et que vous comprendrez peu, mais vous voyez comme il me trahit, quel égarement il jette dans mes regards, dans mon maintien. Assurément je ne me plains pas de M. de Verac, il est poli comme il doit l'être; mais le bonheur donne quelquefois aux hommes un air si avantageux! la femme qui l'inspire en est flattée, et en conclud qu'on met un grand prix à sa conquête. Comme tout se lie dans la vie! je crois quelquefois que les vices y sont aussi utiles que les vertus. Quoi qu'il en soit, tout

repose sur des illusions ; quand on les perd, il faut encore les feindre. Je suis bien sûr que votre mari, qui ne manque pas de bon sens, serait aussi de cet avis ; au surplus, je crois pouvoir, depuis hier, vous donner le nom de cette femme à la petite lettre musquée ; mais votre mari ne vous a pas dit tout-à-fait la vérité. Nous sortions de l'Opéra, Valville et moi ; une des danseuses, mise avec la plus grande élégance, presse la foule, coudoie doucement le petit duc de Mozardi, qui était dans ce moment avec M. de Vérac. Le duc se retourne, la reconnaît, et lui offre galamment son bras. j'entends la petite folle qui lui dit en riant qu'elle n'en veut point, qu'elle ne veut pas être dévisagée par la duchesse, qu'on dit méchante comme un démon. Grâce à cette petite ruse, M. de Vérac ose offrir le sien ; elle s'en saisit, on appelle la voiture du duc, et tous trois montèrent dedans. Valville, qui connaît cette femme, m'a dit que c'était la

petite Chamisy : elle est vraiment charmante, mais elle est ruineuse, et je conçois bien qu'un homme marié ne veuille pas garder à son compte une fantaisie aussi chère. En me rappelant les lettres initiales de la petite lettre, tout s'est éclairci, et quoique cela n'ait guère d'importance, je m'empresse de satisfaire la curiosité que je vous ai vue un moment à cet égard. Sur cela, Elvire, je vous crois trop prudente pour chercher quelque éclaircissement de votre mari : d'abord, il est très-probable qu'il ne conviendrait de rien ; ensuite vous sentez que si vous vouliez le mettre avec vous sur le pied des explications, il se croirait autorisé à revenir sur cette conversation si vive qu'il y eut, il y a trois mois, entre Victoire et Gervais, au sujet d'une de mes lettres ; et puis sur votre rougeur, quand il a parlé de moi. Enfin, il faut que vous sachiez, ma chère Elvire, que les hommes ne sont jamais si sévères que lorsqu'ils sont coupables eux-

mêmes ; ils se flattent de donner plus de confiance en leurs actions, en montrant plus de rigueur dans leurs principes, d'ailleurs ne sommes-nous pas devenus nous-mêmes les arbitres de la sagesse ? N'est-il pas convenu que nos fautes dans ce genre, n'ayant pas la même importance que les vôtres par les résultats, ne sont que des erreurs légères, sur lesquelles le public fermerait les yeux, si la vanité ne nous portait pas à les publier nous-mêmes ? Au surplus, je suis très-convaincu que Vérac ne fera jamais de folie pour cette petite. Le duc de Mozardi est très-libertin, il ne serait pas impossible même qu'il fût devenu le tenant de la petite danseuse, en pardonnant des infidélités dont il ne se soucie guère. Tout s'arrange dans le monde, et il serait de la plus grande maladresse d'y voir ce qu'on y doit cacher. J'ai passé ma vie à mettre ces maximes en pratique, je m'en suis bien trouvé, et me le rappelle encore ; car ma raison a conservé

sa force quand elle n'a rien à discuter contre mon cœur : mais si je veux combattre l'amour qui le dévore, si je veux former seulement le desir d'en triompher, la vie m'est odieuse, je n'y trouve plus que des distractions qui m'importunent, je ne vois autour de moi et en moi-même, que des inconséquences qui m'effraient, je vole au devant de tout ce qui peut accroître mon amour, j'aime mes tourmens, et si l'agitation ne faisait plus battre mon cœur, je le sens, Elvire, ce cœur si ardent cesserait de battre tout à-fait ; quand je n'aimerai plus, Elvire, je serai rentré dans le néant. Adieu, plaignez votre malheureux ami, et voyez, dans l'état où il est, si l'amitié vous permet de songer encore à l'abandonner.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE XIX.

Elvire à Sophie.

Paris.

RASSURE-TOI, Sophie, rassure-toi, ton frère ne m'aime point, il ne m'aimera jamais; je suis, depuis hier, la confidente de la passion qu'il éprouve pour une autre, et c'est de mon amitié qu'il attend la consolation d'un amour qu'il chérit, et *qui ne lui laisse pourtant aucun espoir.* Il ne me nomme point l'objet de cette passion, et je l'en estime davantage : un secret ne nous appartient plus dès qu'il intéresse un autre que nous-mêmes, et le nom d'une femme doit se taire avec d'autant plus de soin, qu'il est naturel de penser qu'elle a justifié, par plus ou moins de faiblesse, l'égarement qu'elle a fait naître. Cette pensée est trop sévère, peut-être, mais comment croire

qu'un homme sage comme Gustave, se soit ainsi abandonné à l'amour, s'il n'avait pu croire un moment que l'amour le rendrait heureux? Je te dois un aveu, ma bonne Sophie, et quelle que soit notre franchise réciproque, j'en rougis avec toi-même : cette confidence de ton frère m'a fait une sorte de peine, j'en éprouvais comme du dépit, et, pour la première fois, toute sa lettre m'a impatientée ; c'est peut-être parce qu'accoutumée avec Emile à des sentimens doux et tranquilles, j'ai peine à comprendre cette grande agitation, qui m'intéresserait davantage, si elle m'était moins étrangère ; ou bien encore qu'ayant jugé Gustave insensible à l'amour, je me flattais d'avoir la première place dans son cœur. Que peut à présent pour son bonheur ma sincère amitié? l'aidera-t-elle à triompher d'un sentiment, d'un malheur même dans lequel il se complaît ? Et puis il a peut-être des

relations avec cette femme, et s'il en reçoit, par exemple, une lettre au même instant que la mienne, je crois voir avec quelle indifférence il repousse celle qui vient de moi, avec quel empressement ses yeux se portent sur l'autre, comme il brisera le cachet; et n'est-il pas bien agréable pour moi d'avoir écrit (ce qui n'est peut-être pas sans quelques périls), si la moindre imprudence ramenait encore mon mari à cette idée? Mais dis moi donc, Sophie, toi qui as été long-temps dans la maison paternelle avec ton frère, as-tu soupçonné cette grande passion, devines-tu quel en est l'objet, et comment est-il possible que, lorsque nous étions à la pension ensemble, nous n'ayons seulement jamais pensé qu'il pût en être capable? Enfin, je vais lui écrire et tâcher de le calmer: ce qui me fait peut-être mettre aussi plus d'importance à tout ceci, c'est qu'étant un

peu moins heureuse moi-même, j'avais plus de besoin de l'amitié et des conseils de Gustave. Tu n'imaginerais pas ce que j'ai découvert ; mon mari que je croyais si fidèle, si délicat ; et bien il conserve des habitudes avec une courtisane, une danseuse de l'Opéra ; je ne crois pas qu'il en soit amoureux, car il est toujours si tendre, si empressé envers moi, que si je ne savais pas que cette conduite est dans son caractère, je croirais la devoir au plus violent amour ; mais il est si facile de nous tromper, et nous avons tant besoin de l'être ! Enfin, je suis éclairée sur bien des choses que je ne cherchais pas à savoir, et que je ne soupçonnais pas. Ah ! ma Sophie, la femme la plus heureuse ne l'est guère, quand elle fait dépendre sa félicité de l'amour : mon mari a les meilleurs procédés, il les aura toujours, mais je n'en serai pas moins malheureuse ; car ce n'est pas assez pour mon bonheur, et je

n'oserai me plaindre : les indifférens me diront que je suis heureuse, et je ne le serai pas, non Sophie, non déjà.... je ne le suis plus.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE XX.

Elvire à Gustave Broun.

Paris.

Vous souffrez, Gustave, vous êtes malheureux, je vous suis *nécessaire*, dites-vous. Dès ce moment, je crois remplir mes devoirs en vous offrant tous les secours de l'amitié, et je ne vous parlerai plus des petits scrupules que me donne souvent un secret avec mon mari: mais que puis-je pour vous, Gustave? Vous me dites que vous aimez, que vous aimez à la fureur; vous ajoutez que vous n'avez *nulle espérance*. En effet, ce serait affreux, mais je ne saurais le croire, et j'aurais besoin, pour vous répondre, de savoir quelques circonstances de ce singulier amour, que vous m'aviez si bien dissimulé jusqu'ici. Où a-t-il pris nais-

sance, Gustave ? quelle démarche avez-vous faite ? d'où naît l'obstacle qui vous empêche d'être heureux ? n'êtes-vous point aimé ? peut-être le défaut de fortune, un père ambitieux, une fille sans caractère, qui n'ose résister à la volonté de ses parens; peut-être enfin une femme.... Gustave, j'ai pensé dire une femme mariée; mais cela ne se peut pas : je connais mieux que vous-même la force dont vous seriez capable pour repousser un sentiment qui aurait à combattre un tel obstacle. Qu'on méprise la fortune, l'opinion, ces frivoles préjugés. De gens sans mœurs, qui cachent leurs vices réels à l'ombre de l'hypocrisie, je le conçois sans peine ; la conscience est un juge qui suffit, qui rassure tant qu'on n'a pas cherché à le corrompre ; mais la vertu, la fidélité conjugale, je l'envisage comme si essentielle au bonheur, que notre intérêt la commande autant que le devoir. C'est à mes yeux un *oubli impossible*, et je croi-

rais vous faire injure, Gustave, si je pensais que vos regards se sont arrêtés un seul instant sur une femme mariée. Je ne vois donc pas ce qui peut vous ôter toute espérance, et vous jeter dans un si grand découragement : j'étais loin, je l'avoue, de penser l'autre jour que votre préoccupation avait une semblable cause ; et ne vous dois-je pas des reproches d'avoir tant tardé à m'ouvrir votre cœur ? Oui, Gustave, je reste volontiers dépositaire de ce triste secret, mais vous me devez quelques détails, sans lesquels je ne puis que vous plaindre et pleurer avec vous. Je suis restée de mon côté bien affectée de ce que vous avez découvert, et je ne vous cache pas que, dans le premier moment, j'en ai un peu douté : j'avais encore les morceaux de cette lettre... je les ai rapprochés, et je les ai relus : des reproches fort tendres, à la vérité, mais un style plein de sentimens et de délicatesse ; le projet d'aller à la campagne, de fuir pour

toujours un être qu'on ne peut plus aimer sans troubler son bonheur : voilà en peu de mots le contenu de cette lettre, dont le style doux et mélancolique ne ressemble pas trop à celui qu'on peut attendre d'une danseuse de l'Opéra : aussi j'aurais pensé que c'était tout simplement une connaissance du duc, si tout ce que j'ai vu dans cette journée même n'avait réveillé mes soupçons. J'avoue que j'étais mal disposée, que votre lettre m'avait laissé un grand fond de tristesse, et que, pour la première fois, lorsque M. de Vérac rentra avant le dîner, je le reçus avec un peu d'humeur. Habitué à lire sur ma physionomie, il me demanda tout de suite ce que j'avais, et si j'étais malade. Cette question m'impatienta : je lui dis que je m'ennuyais, que notre manière d'exister était bien peu conforme à notre fortune, et qu'il me semblait qu'à mon âge, un peu de dissipation faisait mieux apprécier le repos de la vie domestique. — Tu

m'étonnes, me dit Emile avec douceur, et je regrette de ne pas t'avoir prévenu : je pense en effet que le monde ne s'estime jamais aussi peu, que lorsqu'on le juge par sa propre expérience. Tu me décides à acheter ces chevaux charmans que je marchandai l'autre jour. Notre voiture est une des plus élégantes de Paris, tes diamans sont superbes, mais tu n'as encore eu aucune occasion de les porter; satisfais cette fantaisie de jeunesse, pare-toi dès aujourd'hui, mon Elvire. Moi, je m'en vais courir à l'Opéra, retenir une loge pour la pièce nouvelle, et je veux, aussi vain que toi, qu'on ne puisse te comparer sans avantage aux femmes les plus accoutumées aux succès. — Au commencement de ce discours, le sourire avait reparu sur mes lèvres; mais à ce mot *d'Opéra*, je m'imaginai qu'Emile ne cherchait qu'une occasion de revoir sa danseuse, et peut-être de me faire connaître à elle, par je ne sais quel motif de vanité. Mon pre-

mier mouvement fut de refuser; mais pensant aussitôt que ce n'était pas le moyen de m'instruire, je feignis un contentement que je n'éprouvais pas, j'embrassai Emile, qui me crut heureuse, et courut s'occuper de la loge, pendant que je mettais au jour des parures, dont jusques-là j'avais fait assez peu de cas. Vous l'avouerai-je, Gustave ? il me sembla que cette toilette m'embellissait beaucoup, et quand je vis surtout l'effet qu'elle produisait sur mon mari, ses regards passionnés, ses éloges ; ses comparaisons flatteuses, j'eus honte, en vérité, d'avoir fait tant de frais pour obtenir la préférence sur une jeune fille, assez fraîche à la vérité, mais qui n'a aucune noblesse dans la taille ni dans la physionomie. Enfin, contente de moi, encore plus que d'Emile, je m'aperçus que la coquetterie apportait une diversion assez favorable à la jalousie, et je me promis secrètement de faire un peu usage de cette ressource, s'il me fallait re-

noncer à toutes les idées dont j'ai composé jusqu'aujourd'hui mon bonheur. La salle étoit pleine, et grâce à ma brillante parure, je pense, tous les regards se fixaient sur moi. La musique n'avait occupé personne, le ballet ramena l'attention, et la petite Chamisy dansa seule un pas fort difficile. Elle est charmante! quelle légèreté! quel à-plomb! quelle grâce, disait Emile avec enthousiasme! et s'adressant à un monsieur qui était dans la loge voisine : croiriez-vous qu'elle n'a encore que seize ans? Et c'est déjà un des premiers sujets. Le feu me monta au visage, je fixai Emile, et dans mon trouble je ne sais ce que je lui dis; il ne m'entendit pas, ou feignit peut-être de ne pas me comprendre. La conversation continua avec le voisin, et quoique je ne fusse plus en état d'écouter, il me parut, par quelques détails, qu'Emile connaissait parfaitement cette fille. Alors ne songeant guère à ma parure, ne voyant plus ce

monde qui m'entourait et me voyait encore, je sentis mon visage inondé de larmes; plus je voulais cacher mon émotion, et plus j'étais vaincue par la douleur. Emile, effrayé, me presse les mains, me conjure de lui dire ce qui m'affecte; je le repousse, et quittant aussitôt le spectacle, je rentre chez moi dans l'état le plus violent. Ah! Gustave, puisqu'aujourd'hui vous connaissez l'amour, ne riez pas de ma faiblesse : je me suis cru si tendrement aimée; Emile m'était si cher! et que m'importent aujourd'hui sa pitié, ses procédés? ils sont l'ouvrage de l'éducation, son cœur n'y est pour rien, et mon bonheur est détruit. Je n'ai voulu aucune explication : que m'aurait-il dit? Ce matin Emile a redoublé ses instances; mais le calme de la nuit m'avait rendue à moi-même, je l'ai prié de ne plus me parler de mon enfantillage d'hier, car c'est ainsi que j'ai nommé mon chagrin, et nous avons repris le ton d'union qui nous est ordinaire.—

Emile m'apporte un billet de bal, il me conjure d'y aller : jamais je n'eus moins d'envie de danser, mais j'ai besoin de m'étourdir. Ce bal est justement chez le duc de Mozardi : mon mari se lie avec lui, cela est tout simple..... Eh bien ! j'irai. Gustave, croyez-moi, amour, bonheur, tout est chimère ; fermons les yeux, enivrons-nous ! La raison, la sensibilité, ne font que des malheureux.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE XXI.

La même à Gustave Broun.

Paris.

Je me trompais, je blasphémais, Gustave : il est des jouissances réelles auxquelles le cœur s'intéresse vivement, et qu'on peut devoir à l'amitié ; je devrais le dire en songeant à la vôtre, mais je suis sincère, et il ne s'agit ici que d'une femme. La duchesse de Mzoardi est charmante : sa vivacité, sa franchise, ne permettent point de se rappeler l'époque, plus ou moins éloignée, où l'on a fait sa connaissance. Vous savez, Gustave, que le duc est compatriote de mon mari, qu'ils se connaissent et se voient beaucoup ; mais, revenus depuis peu de leurs terres, je ne connaissais pas sa femme. J'acceptai ce bal chez elle, parce que je trou-

vais avec joie qu'une telle occasion abrégeait beaucoup de cérémonies ; mais le caractère de la duchesse les redoute encore plus que le mien : vous savez peut-être qu'elle est Italienne de naissance, quoiqu'elle parle parfaitement notre langue ; mais beaucoup d'accent, une gaîté folle, une manière d'être jolie qui n'appartient qu'à elle, la rendent la femme la plus piquante que j'aie jamais rencontrée ; j'avoue que lui faisant une première révérence assez grave encore, je fus tout étonnée de sentir qu'elle me pressait dans ses bras. Mon Dieu, que vous êtes belle ! me dit-elle ; on me l'avait bien dit, mais je n'ai jamais vu une figure si noble, si expressive, et puis des cheveux blonds comme je n'en ai jamais rencontrés dans notre pays. Nous autres, Italiennes, nous sommes si brunes ; et elle disait tout cela avec une vivacité, une pétulance. Je ne pus m'empêcher de sourire. Mon bon ami, dit-elle au duc, faites mes

excuses à madame : cela n'est peut-être pas honnête de l'aimer comme cela tout de suite, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je ne sais comment nous avions été trompés sur l'heure ; le bal ne commençait qu'à minuit, et il n'était qu'onze heures, il n'y avait que deux ou trois personnes d'arrivées, qui paraissaient être des amis de la maison. Ce début amical nous rendit tous plus gais ; Emile, avec beaucoup d'enjouement et de grâce, prétendit que la sympathie agissait aussi sur lui, et qu'il aimait la duchesse à la folie. Le temps s'écoula si vîte, que le monde et les violons nous parurent aussi importuns que si nous ne les eussions pas attendus. Emile s'était montré si aimable, il paraissait si content de voir ma mauvaise humeur à peu près dissipée, que cédant à un mouvement assez involontaire, lorsqu'il voulut m'ôter mon schall, dans un boudoir assez obscur qu'il nous fallait traverser, je pris sa main, et la posant sur mon cœur,

Emile, Emile, lui ai-je dit avec une vive émotion, vous êtes trop aimable; serait-il possible que vous ne fussiez aimé que de moi? Oh! mon amie, mon Elvire, je te jure!.... et je ne sais ce qu'il allait me jurer. La petite folle nous rejoignit; elle prétendit que mon mari lui faisait déjà une infidélité; elle prit son bras, le duc m'offrit le sien, et bientôt, lancée dans le cercle le plus brillant, je reçus vingt engagemens qui ne me permirent pas de quitter la place. Mon mari ne m'avait jamais vu danser, mais vous savez, Gustave, que c'est un des talens qu'on cultivait le plus à notre pension; je jouissais de sa surprise, et beaucoup moins des éloges que je recevais, que de ceux qui arrivaient jusqu'à lui. Oh! Gustave, quel dommage que ma confiance soit à jamais altérée, que l'amère jalousie vienne me poursuivre entre ses bras! M. de Vérac est si bon, si sensible, il a tant de vertus! mais il faut fermer les yeux, si un tel mari

n'est point fidèle, il faut que cela soit impossible; et je conviens que la dissipation a cela de très-bon, c'est qu'elle nous éloigne de ces continuelles réflexions qui ne servent qu'à troubler notre félicité. La duchesse me dit que j'avais trop dansé, qu'elle était sûre que je serais malade le lendemain, que je ferais bien de rester au lit, et qu'elle viendrait me tenir compagnie; j'acceptai. Emile la reçut à merveille, et je lui sus d'autant plus gré de cette complaisance, qu'il m'avait dit autrefois que c'était une femme légère, et qui ne passait pas pour aimer beaucoup son mari; mais Emile veut mon bonheur, je vois qu'il y sacrifie ses goûts, et presque ses opinions : ce doit être assez pour ma félicité. Ah! Gustave, imitez-moi, cherchez le plaisir, ne vous livrez pas trop à ce fol amour qui vous tyrannise. Si je m'efforce d'en triompher moi-même, moi, pour qui il est un devoir, quel effort ne devez-vous pas faire, vous qu'il rend peut-être

coupable, et à qui il ne promet rien; mais j'attends une lettre de vous, mettez-vous en garde, Gustave; vous avez une rivale, et véritablement, si je continue à voir la duchesse, je n'aurai presque plus besoin de vous.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE XXII.

Emile de Vérac à son frère.

Paris.

Dois-je déposer dans ton sein, mon cher Victor, les premières inquiétudes dont mon bonheur est troublé? Marié depuis un an, avec la plus aimable des femmes, je n'ai pu assez te dire combien mon sort était heureux. Elvire joint à la plus charmante figure, un esprit vif et gai, une instruction supérieure à son sexe, un caractère ferme, et qui, jusqu'ici, m'avait paru égal. Fondé peut-être à m'alarmer de quelques circonstances difficiles à expliquer, son extrême tendresse, et plus encore ses excellens principes ont repoussé mes soupçons; mais une grande révolution dans ses goûts et dans ses manières force ma réflexion à en chercher la cause; car tout

est de même autour de nous, hors nous, qui paraissons agir avec calcul et prudence, qui semblons craindre de nous trouver trop souvent seuls ensemble; Elvire, par je ne sais quel motif, que je ne pénètre pas; moi, par embarras, et dans la crainte d'une explication qui pourrait peut-être l'affliger.

J'ai acquis la certitude qu'Elvire reçoit des lettres à mon insu; le moyen même est d'une extrême imprudence, puisque c'est sous le couvert de sa femme de chambre qu'arrivent ces lettres. Tout autre que moi, peut-être, aurait déjà éclairci ce mystère; mais je repousse, avec force, les idées qu'il pourrait m'inspirer. Ces lettres sont probablement d'une femme, et les femmes ont entre elles mille petits secrets innocens auxquels elles attachent beaucoup d'importance, et pour lesquels un mari serait un tiers fort importun; et puis Elvire ignorait en m'épousant si je la rendrais heureuse; c'était peut-être dans les douces consolations de l'amitié,

qu'elle pensait trouver du courage et des conseils. N'eut-il pas été injuste de lui ôter cette ressource? D'un autre côté, pouvais-je l'interroger sans qu'elle me crût quelques doutes sur sa conduite? et qu'il doit être pénible pour une femme honnête et pure, d'être réduite à se justifier, d'avoir besoin de défenseur près de l'être chéri qui doit être le sien! Je ne te parle pas, Victor, du moyen plus facile de corrompre Victoire; compromettre mon épouse aux yeux d'une domestique, serait un crime aux miens, d'autant plus inutile, que quelques lumières qu'il puisse me donner, j'aurais eu à rougir moi-même du moyen que j'aurais employé; j'ai donc fait taire ce qui n'était, au fond, qu'une assez vive curiosité; car je n'ai pas encore le malheur de soupçonner Elvire. Mais ce qui m'afflige plus sérieusement, c'est le goût extrême qu'elle a pris pour la dissipation : sa maison ne lui paraît supportable qu'autant que les soins de la toilette

l'y occupent, ou bien lorsqu'elle y reçoit la petite duchesse de Mozardi, femme à la mode, qui n'est peut-être qu'une étourdie; mais dont il me semblait que la frivolité la fatiguerait bientôt. Quand cette liaison s'est formée, Elvire m'alarmait: elle avait des vapeurs; elle versait des larmes sans sujet; je pensais que peut-être elle allait devenir mère, et, trop heureux de parvenir à la distraire de ses souffrances, je ne distinguais plus ses desirs des miens; mais cette espérance s'est anéantie, et les progrès de cette amitié ont été si rapides, que je n'en pourrais espérer le sacrifice, sans employer, pour la première fois, le langage de l'autorité. Je souffre donc en silence, et quoique ma mélancolie soit sensible, Elvire ne paraît pas s'en apercevoir. Je m'éloigne des soirées entières, et la première fois, je crus voir qu'Elvire avait pleuré; mais, rougissant, sans doute, de cet excès de sensibilité, elle a dédaigné de m'interroger, et s'est montrée

seulement plus froide envers moi. Ah, Victor! ce n'est pas comme époux que je me plains; je sais que ma femme est sage, et ne suis point jaloux; mais j'étais son amant; je l'aimais avec idolâtrie! Et puis-je, en effet, exiger d'elle un amour semblable au mien? Je hais le monde bruyant dans lequel Elvire m'entraîne sans cesse, et je ne puis trouver de plaisir où elle n'est pas. Les passions, qui donnent tant d'intérêt à la vie, lui préparent-elles de si grands tourmens? dois-je combattre un sentiment si légitime? dois-je m'éloigner enfin, et tenter ce que pourrait l'absence sur ce cœur que rien n'a troublé jusqu'ici? Parle, Victor, ou plutôt exige. Abattu par le chagrin, par la crainte de perdre le seul bien qui m'intéresse, je ne me décide à rien; mais prononce, il me reste encore assez de courage pour obéir.

EMILE DE VERAC.

LETTRE XXIII.

Gustave Broun, à Valville.

Paris.

ECRIRE, toujours écrire, c'est un moyen bien lent de séduire une femme, et tu dois bien penser, Valville, qu'avant de me soumettre à cette triste méthode, j'avais bien pesé toutes les difficultés de ma situation avec Elvire. Heureuse avec son mari, il est l'objet de son premier amour; elle avait en sa fidélité la plus aveugle confiance, et c'était beaucoup déjà d'avoir su conserver son amitié, de l'avoir déterminée à une correspondance secrète, qui l'accoutumait tout doucement à tromper son mari; en vrai Céladon, il ne voyait qu'elle au monde, et ne lui aurait pas dissimulé aucune de ses pensées: j'ai fait plus, Valville; sur des conjectures

assez légères, et que le hasard seul m'avait fournies, je suis parvenu à lui faire croire que M. de Verac voyait encore avec intimité une petite danseuse de l'Opéra; j'ai peut-être dit la vérité par hasard; mais, quoiqu'il en soit, Elvire prévenue, a cru trouver des preuves dans les plus légères apparences; redoutant elle-même quelques éclaircissemens avec son mari, et, trop fière, trop sensible d'ailleurs à l'outrage fait à ses charmes, elle a dévoré son chagrin en silence, ou plutôt l'a imprudemment confié à la duchesse de Mozardi, qui, depuis un mois, est devenue sa plus intime amie: rien ne pouvait être plus favorable à mes desseins; car ce ne sera pas cette femme assurément qui conseillera à Elvire de pleurer longtemps la perte de la fidélité conjugale. Affligée du même malheur, la petite duchesse a décidé depuis long-temps que la peine du talion devait s'appliquer à cette sorte de délit. Le duc, quoiqu'Italien, n'est point

jaloux ; il va de son côté ; madame reçoit ses amis en son absence ; tous deux ruinent leur santé et leur bourse ; mais c'est avec une union édifiante, et je n'ai point vu à Paris de ménage qui paraissse mieux assorti. Voilà la différence de la dépravation entre les grands et les gens du peuple ; les premiers, contraints à la politesse, accoutumés à feindre, donnant au vice le nom et l'aspect du plaisir, savent l'accorder avec le genre de décence que la société exige ; tandis que le malheureux, montrant toutes ses passions avec grossièreté, comptant pour rien un public qui le compte lui-même pour peu de chose, trouble bientôt l'ordre, et se fait réprimer avec une rigueur qui ne tombe jamais que sur lui. Mais dans quelle digression m'entraîne la duchesse ? J'en reviens vîte à son amie, que j'aime, ou que je chéris follement ; croirais tu qu'en lui confiant cet amour insensé, mais dont je ne lui nommais point l'objet, soit candeur véritable, ou

seulement dissimulation, elle n'a point deviné que je lui parlais d'elle-même, et je viens de découvrir que ma confidence lui a donné assez d'humeur. Tu sais, je crois, que je porte toujours mes lettres chez la mère de Victoire; j'ignore par quelle fatalité, je n'avais jamais rencontré cette fille et il ne m'était pas trop venu dans l'esprit de me l'attacher. Hier je la trouve dans un moment où la vieille mère était sortie; je la cajole d'abord: moyen auxiliaire, qui ne réussit pas moins que l'argent auprès de cette sorte de femmes; ensuite, je me fais connaître à elle pour l'auteur de cette correspondance que sa fidélité protège. Victoire, un peu piquée contre sa maîtresse, qui est fière et ne lui dit jamais rien, ne doute pas d'un instant que je ne sois un amant heureux, et de suite elle me raconte que ma dernière lettre avait fait un fort mauvais effet: mais on l'a lue à la duchesse, et la gaîté est revenue; je le crois; la duchesse est connais-

seuse, et je gagerais qu'elle lui a dit le mot de l'énigme; et puis M. de Verac est triste; madame sort souvent sans lui, et va même tous les jours au bois de Boulogne avec son amie. Pour d'aussi bonnes nouvelles, j'ai mis un double louis dans la main de Victoire, qui, à l'avenir, viendra tout simplement chercher les lettres chez moi; pour cette fois j'ai brûlé celle que je comptais lui remettre pour sa maîtresse. J'ai mieux à faire, ce bois de Boulogne..... Eh bien, Valville, je la verrai..... Adieu.

Ton ami, GUSTAVE.

LETTRE XXIV.

Le même au même.

Paris.

Ce n'est que ce matin, Valville, que j'ai été en état de lire toutes les lettres qui me sont venues depuis un mois. Tout occupé de ton mariage et de tes plaisirs, à peine as-tu remarqué que je ne te répondais pas. Il faut te les pardonner; l'amour laisse si peu de vide dans le cœur, que tout ce qui n'est pas lui n'est rien; pourtant j'aime à croire que, revenu de ce premier engouement, tu m'aurais donné quelques larmes, si mon vieux valet de chambre, qui par avance pleurait déjà ma mort, t'avait mandé que tu m'avais perdu sans retour. Ce que c'est que le sort! pendant que je me disposais à partir pour le bois de Boulogne, où j'espérais trou-

ver ma belle amie, je sentis un froid mortel se glisser dans mes veines; Manheim me fit un feu d'enfer qui ne me réchauffa pas. Je me couchai; j'eus deux médecins, et une fièvre maligne qui pendant vingt-un jours a mis ma vie en danger. Tu te rappelles que je n'avais point écrit depuis très-long-temps. D'abord on crut que je mourais de mon amour; on écrivit par la poste, et je n'en sus rien; enfin on se décida le soir, et cachée par toutes les ombres de la nuit, à passer à ma porte. Mon portier dit que j'étais mourant, et ma douce amie surmontant alors tous ses scrupules, finit par m'envoyer de bonne grâce Victoire, en lui disant sur notre liaison toute la vérité, dont, par parenthèse, celle-ci ne croit pas un mot. Je ne songeais pas à intéresser Elvire par la crainte de me perdre, et certes je n'aurais pas voulu pousser la plaisanterie aussi loin; mais pour arriver au bonheur, il faut saisir tout ce que le destin nous offre, et tu apprendras, à

ton retour à Paris, qu'un violent chagrin m'a mis aux portes du tombeau : j'ai fait répandre ce bruit, en dépit de mes médecins qui disaient le contraire, mais que j'ai mis dans mes intérêts à l'aide d'un moyen qui a fait plus d'une fois renoncer à la gloire; aussi ils disent qu'ils ont deviné tout de suite mon mal, et mille autres sornettes qui me font beaucoup d'honneur parmi les dames; car elles devinent toutes que mon chagrin est un chagrin d'amour. Enfin, me voilà ressuscité, et je me suis senti la force d'écrire cette lettre; mais Manheim me gronde, il m'ôte ma plume : ce brave serviteur a pris tant de soin de moi que je ne veux pas l'affliger. Adieu, tes connaissances ici ne pensent plus à toi; un sage qui se marie, c'est un sujet perdu.

Ton ami, GUSTAVE BROUN.

LETTRE XXV.

Elvire à Sophie.

Paris.

J'AI triomphé de tes scrupules, ma bonne et chère Sophie : mes lettres ne sont remises qu'à toi seule, je puis t'ouvrir mon cœur avec confiance, et tu n'avais que trop prévu que le malheur m'en donnerait un jour le besoin. Née sensible, j'ai souvent pensé que ce don fatal de la nature était incompatible avec le bonheur, et loin de m'exalter comme la plupart des femmes, qui ont besoin d'apporter cette excuse à leurs faiblesses, je travaille de bien bonne foi à la cacher ou même à la détruire. Tu te souviens sans doute de tout ce que je te dis dans le court séjour que tu fis dernièrement à Paris. Témoin du refroidissement qui règne

aujourd'hui entre mon mari et moi, tu voulais que j'eusse avec lui une franche explication; je le voulais moi-même, mais il m'en a ôté le courage, en m'annonçant très-froidement hier qu'il allait passer quelques mois à la campagne chez son frère. Autrefois, m'a-t-il dit, une absence aussi longue m'aurait été impossible; je savais, Elvire, qu'elle vous aurait paru affreuse comme à moi-même; mais depuis votre liaison avec la duchesse, j'ai cessé de vous être nécessaire, et ne veux pas devenir importun. — Ainsi donc, monsieur, c'est moi que vous fuyez. — C'est le repos que je cherche. — Piquée de ce propos, j'ai répondu que chacun de nous devait savoir ce qui lui convenait le mieux, et quoique je fusse prête à pleurer, j'ai affecté de me mettre avec indifférence à mon piano. Emile a couvert son visage de ses deux mains, avec l'expression de la douleur la plus vive. Je me reprochais déjà ma conduite, j'allais le rap-

peler, quand le laquais de la duchesse est entré : sa maîtresse, dans sa voiture, me priait de descendre à l'instant. Emile m'a regardée avec sévérité : allez, Elvire, courez ; et puissiez-vous encore n'avoir sacrifié que mon bonheur, sans détruire à jamais le vôtre! — Un nouveau message m'a décidée à descendre, quoiqu'avec le projet de refuser la partie qui m'était proposée ; mais je n'ai pas été plutôt dans la voiture, que la petite folle, ne voulant rien entendre, a crié à son cocher de partir ; ses chevaux neufs nous ont emporté avec vîtesse, et, malgré mes plus vives instances, la duchesse n'a jamais voulu me ramener. Mon Dieu, me disait-elle, on a toujours le temps d'avoir des scènes avec son mari : quel dommage en effet de vous avoir interrompus ! il était attendri, vous alliez pleurer vous-même, et dès qu'il aurait vu qu'il avait le pouvoir de vous affliger, il aurait pris le ton marital : ç'aurait été des reproches.....

des plaintes, et puis après cette scène-là une autre; car quand l'amour s'en va, les querelles arrivent, et sans la douceur des raccommodemens, on ne pourrait plus se souffrir; en êtes-vous déjà là? — Je n'approuve point cette légèreté, Sophie, et si la duchesse a toujours le pouvoir de ramener le calme dans mon esprit, elle n'en prend aucun sur mes principes, ni sur mes sentimens; j'aime mon mari avec tendresse, et je pense même assez souvent que je pourrais bien avoir quelques torts envers lui, car chaque jour est marqué par des bals, des fêtes, des assemblées, qui ne sont pas de son goût, et où il a fini par ne plus m'accompagner. Mais enfin, si ce genre de vie m'amuse, je puis bien dire qu'il ne me rend pas coupable. Je n'ai point d'amant, tu le sais bien, et sans vanité je puis te dire, Sophie, que j'ai refusé nettement des hommages assez flatteurs; n'est-ce pas là l'essentiel? Quand on se marie, on a déjà

passé quinze ou vingt ans de sa vie séparément, on n'a pas les mêmes goûts, et faut-il s'imposer des sacrifices continuels ? Si on les laisse apercevoir, un mari délicat ne doit pas le souffrir : si on les cache, quel gré nous en sait-il? Tu me répondras qu'un peu de modération arrangerait tout. Mais que veux-tu, Sophie, je suis jeune, j'aime à plaire, et la coquetterie est une jouissance qui devient si vîte un ridicule, qu'il faut se hâter d'en user quand elle nous sied, et qu'elle n'a pas encore la triste tâche de cacher nos défauts. Je ne te dis rien de ton frère; je sais qu'on t'a donné exactement des nouvelles de sa maladie : pauvre Gustave! on s'accorde à dire qu'un profond chagrin abrège ses jours; j'ai déjà reçu une partie de sa confidence, quand je le croirai en état de me dire le reste, je le presserai, au nom de l'amitié, et je lui ferai connaître la duchesse, dont la gaîté triomphe de tout. Franchement, Sophie, la folie offre quel-

quefois des ressources plus promptes que la réflexion, et sans la dissipation qui m'entraîne, comment soutiendrais-je la froideur de M. de Vérac? Toi, Sophie, tu vis dans une grande retraite, et si tu n'es pas heureuse, au moins vis-tu tranquille. Mais tu es mère, Sophie, et j'ai vainement desiré ce bonheur. Il est clair que la Providence ne nous destine ni aux mêmes plaisirs, ni aux mêmes devoirs.

Ton amie, ELVIRE.

LETTRE XXVI.

La même à la même.

Paris.

SOPHIE, je voudrais te cacher tout ce qui s'est passé depuis huit jours; je te connais un peu sévère, tu m'accuseras, sans doute, d'avoir mérité mes peines, mais je sais aussi que tu ne m'en plaindras pas moins, et la duchesse est loin de m'entendre, quoiqu'elle ait, ainsi que toi, bien de l'amitié pour moi. Hier elle vint, comme à l'ordinaire, me chercher pour notre promenade au bois de Boulogne; mon mari, qui a décidément beaucoup d'humeur et d'antipathie contre mon amie, ne nous y accompagne jamais. Le temps était superbe; nous descendîmes sur la pelouse, et au bout de quelques minutes, nous observâ-

mes un grand jeune homme enveloppé d'une longue redingotte, et marchant avec peine comme un homme malade ou blessé : il se retourna, et de suite je reconnus ton frère. Courir au devant de lui avec tout l'empressement de l'intérêt et de l'amitié, était, je pense, une chose bien simple ; la duchesse même lui montra une sensibilité très-obligeante, l'engagea à hâter sa guérison ; et à venir oublier, dans notre société un peu folle, la mélancolie dont on le disait attaqué : ils se rappelèrent l'un et l'autre de s'être rencontrés dans différens bals, et la duchesse, qui n'aime pas les complimens, fit de cette rencontre une reconnaissance qui n'en exigeait plus. Nous nous étions assis sur l'herbe pour que le malade ne se fatiguât point, et pendant que la duchesse babillait avec sa vivacité ordinaire, j'examinais avec attendrissement ce pauvre Gustave ; ses grands yeux noirs étaient éteints et abattus, sa pâleur extrême, et le plaisir qu'il sem-

blait prendre à nous voir, ranimait un peu ses lèvres d'abord entièrement décolorées. Ah! sans doute, Sophie, si ce sont là les traces de la douleur, ton pauvre frère est bien malheureux, et si celle qui cause sa peine pouvait le voir dans cet état, elle en serait bien vivement émue; car moi même je l'étais beaucoup. — Gustave, lui dis-je, pouvez-vous ainsi vous laisser abattre, et l'amitié n'a-t-elle plus aucun pouvoir sur vous? — L'amitié, Elvire! l'amitié, que pourrait-elle contre des maux semblables aux miens? et quelle est la froideur de la vôtre, si déjà elle ne vous a pas fait pénétrer mon fatal secret? — Je restai muette, et ce que m'avait déjà dit la duchesse à cet égard, me parut confirmé en ce moment. — Que dites-vous, Gustave, repris-je enfin, ai-je à craindre le malheur que je redoutais le plus au monde? — Ne vous ai-je pas dit, Elvire, que j'aimais sans espérance? — La duchesse, qui avait paru distraite un

moment, se rapprocha, et prenant brusquement ma main, elle la posa sur celle de Gustave, en nous disant : vous êtes des enfans, en vérité ; le temps arrange tout. — Je retirai ma main ; un homme à cheval passait près de nous, je lève les yeux..., et je reconnais Emile, qui, à dessein ou non, avait dirigé sa promenade de ce même côté : il nous reconnaît, nous salue en silence, et continue son chemin. Ah ! Sophie, comment vous peindre ma situation ! Emile était si près de nous qu'il n'était pas douteux qu'il n'eût reconnu Gustave, et ma main avait été un instant sur la sienne, il pouvait croire que je ne l'avais retirée qu'en le voyant.... Un torrent de larmes couvrait mon visage ; tremblante, désespérée, je m'écriai : vous me perdez ! vous me perdez tous deux ! — Plutôt la mort, dit avec vivacité Gustave. — Vous êtes les fous les plus tristes que j'aie jamais rencontrés, dit la duchesse : allons donc, Elvire, pas tant

d'enfantillage. — Vous rencontrez le chevalier, cela est fort simple assurément ; supposez que vous lui tâtiez le poulx, cela est fort naturel encore, dans l'état où il est ; le tout est de ne pas s'embarrasser, et de ne pas prendre cet air pénitent qui ne sert qu'à rappeler à un mari le droit qu'il a de nous tourmenter. — Lucile, dis-je à la duchesse, vous oubliez que M. de Vérac ne se plaint jamais. — Tant pis, dit-elle, je ne puis souffrir ces gens toujours maîtres d'eux-mêmes, parce qu'ils sont persuadés de l'importance qu'on met à les deviner. Au commencement de mon mariage, le duc voulait bouder aussi quand j'avais fait quelques petites étourderies ; mais je le tourmentais tant, je lui cherchais querelle de si bonne foi, qu'il ne lui restait qu'à me battre ou à m'embrasser, soit que je l'eusse poussé à bout, ou que je l'eusse contraint à rire. Mais vous êtes encore un couple si romanesque, qu'on ne sait comment vous conseiller :

Gustave me supplia de ne pas lui faire un crime de cette petite contrariété. Je lui répondis avec amitié, mais j'exigeai absolument qu'il nous quittât et qu'il me fût possible de rentrer tout de suite chez moi. Emile n'y était pas, et je l'attendais avec une impatience dont je ne pouvais me distraire un moment; le moindre bruit que j'entendais dans la maison me faisait battre le cœur, mes yeux se remplissaient de larmes; car j'étais bien sûre que cette rencontre et cet air de familiarité avec Gustave devaient lui être suspects. Assurément j'avais douté de sa fidélité sur des apparences bien moins fortes, et quand sa conduite habituelle ne me permettait guère de croire qu'il cherchât ni distraction ni plaisir loin de moi. Enfin, je me rappelais sa douceur et mes caprices, cette liaison intime avec la duchesse qu'il n'estime pas, et qui est au moins fort inconséquente, si je ne lui connais pas encore de véritables torts; enfin,

Sophie, malgré tout l'intérêt, toute la pitié que m'inspire Gustave, il n'est plus temps de m'abuser, et je voudrais moins encore te tromper. Sophie, ton frère m'aime : ce n'est point de l'amitié, je le vois bien à présent, et j'en suis au désespoir. Si je n'avais pas consenti à cette correspondance secrète, il m'aurait oublié, et j'étais heureuse, j'étais adorée. Qu'ai-je fait ? hélas ! qu'ai-je fait ?.... J'ai interrompu ma lettre ; j'ai parcouru l'appartement d'Emile : son secrétaire est fermé ; il a ôté un petit portrait en miniature, toujours attaché à la cheminée..... Serait-il possible, Sophie : mon image lui est-elle déjà odieuse ?..... Des papiers sont déchirés..... cette chambre est dans un désordre ! Gervais, qui vient de rentrer, dit que depuis mon absence, son maître est rentré, s'est enfermé un moment ; qu'il est sorti ensuite, son chapeau sur ses yeux, et d'un air fort agité. On frappe.... ma Sophie ! Si c'est lui, je lui dis tout, je lui sacrifie tout ;

je ne puis vivre ainsi . . . . . .

. . . . . .

Oh ! Sophie, plains-moi ! mon sort est affreux. Lis cette lettre, renvoie-la moi : pour aujourd'hui, ta malheureuse amie n'a rien à y ajouter.

ELVIRE.

LETTRE XXVII.

Emile de Vérac à son épouse.

Paris.

QUAND vous recevrez cette lettre, Elvire, déjà je serai loin de vous. — Tout vous accuse, tout ! hors mon cœur, qui vous défend encore.... Le traître !.... sans sa faiblesse..... aurais-je pu me contraindre ? vous aurais-je vue, doucement penchée vers lui, votre main sur la sienne ?.... l'aurais-je vu sans me venger ? Mais un éclat vous aurait perdue, et quelque coupable que vous puissiez être, un mal irréparable ne vous viendra pas de moi. Je vais chercher mon frère, et partir avec lui pour l'Italie. Le temps, l'absence doivent calmer ces sentimens, dont la vivacité vous a semblé importune, et dont l'excès me rend trop mal-

heureux. Je ne dois pas vous laisser ignorer que la réputation de la duchesse est perdue, et que son amitié vous déshonore. Toutefois, il en est temps encore, rompez cette odieuse intimité, rapprochez-vous de votre mère ; modérez cet amour du plaisir, qui vous a ôté le goût des jouissances domestiques : mon absence, en vous offrant le prétexte de quelques réformes, vous en laissera tout le mérite. On ne m'accusera pas d'avoir usé de mon autorité, et vous en aurez la gloire. Je pourrai rendre un jour mon estime à celle que j'aimais avec tant d'idolâtrie. Elvire, n'élevez pas entre nous l'invincible barrière d'un mépris mérité. Je vous laisse à vous-même : peut-être sentirez-vous ce qu'exige une telle confiance ; car il ne s'agit plus que de vous : votre malheureux époux a tout perdu, et pour vous cacher ce que je souffre, il a fallu vous fuir.

Je viens d'écrire à madame de Blansac que mon frère m'appelait près de lui, afin

que mon absence ne lui donne aucun soupçon. Je vous laisse Gervais ; il est fidèle : peut-être vous prierai-je de me le renvoyer. Adieu, Elvire ; adieu !

EMILE DE VÉRAC.

LETTRE XXVIII.

Elvire à Sophie.

Paris.

Mon silence t'inquiète, Sophie; tu me crois malade.... je le suis en effet.... Mais qu'est-ce que les maux du corps? Ils se guérissent ou nous entraînent: mais le bonheur, mais le contentement de nous-mêmes, qui nous le rend? Et ces soins si tendres, cette inquiétude si vive que causaient à Emile mes moindres souffrances, où les trouverais-je! A qui suis-je nécessaire ici? La duchesse est venue deux fois; j'ai refusé de la voir: Gustave n'a pas osé m'écrire, je lui en sais gré. Je passe les jours, les nuits à pleurer. J'ai écrit à Emile, mais où lui adresser mes lettres? — Je vais en Italie, m'écrit-il vaguement. — Mais, dis-le moi,

Sophie, cette conduite n'est-elle pas un peu cruelle ? Partir sans me voir ! sans m'entendre ! Au fond, suis-je coupable ? Si Gustave se rencontre où je suis, certainement je ne le cherchais pas. Si j'avais eu quelque secrète intelligence avec lui, est ce dans un lieu public que je lui aurais donné des marques d'affection ? — Ma mère est venue me voir ; elle ne savait à quoi attribuer l'excès de mon chagrin. Elle m'a demandé si j'étais heureuse dans mon ménage ; il semblait qu'elle en doutât.... Et elle aussi m'a fait un long sermon sur nos liaisons avec la duchesse ; elle s'est plu à me raconter une histoire scandaleuse, qui lui est arrivée l'année dernière aux eaux de Barèges ; elle va jusqu'à dire que son mari et elle se sont promis d'un commun accord de se pardonner toutes les galanteries qui pourraient les amuser ; qu'il n'était pas rare de voir réunis aux eaux la duchesse et son amant, le duc et sa maîtresse ; qu'il en plaisantait lui-même,

en honorant ce désordre du nom de philosophie : mais je suis loin de croire à toutes ces méchancetés. La duchesse a le défaut d'être railleuse, elle se fait des ennemis parmi les femmes, qu'elle ne ménage pas assez; du reste, son cœur est excellent, et je ne pense pas que je doive, sans aucune preuve, me ranger ainsi au nombre de ses ennemies: aussi n'est-ce pas pour tout cela que je lui ai refusé de la voir jusqu'ici; mais j'avoue que j'ai besoin de pleurer en liberté, et que je n'ose lui laisser voir à quel point j'aime mon mari; elle se serait égayée à mes dépens, et il est fâcheux de paraître ridicule, même envers sa meilleure amie. Ma mère m'a engagée à venir demeurer chez elle pendant l'absence de mon mari; mais outre que j'espère bien qu'elle ne sera pas assez longue pour nécessiter un déplacement, il me semble que cela pourrait faire dans le monde un mauvais effet : on penserait peut-être qu'il m'a remise sous sa garde, et cette

idée me serait odieuse. D'ailleurs, comme le dit fort bien Emile, il faut que j'aie le mérite de ma conduite, et pour cela je ne dois pas me mettre en tutelle : enfin je suis encore trop affectée pour prendre un parti ; et il me vient quelquefois à l'idée qu'Emile n'est pas loin. Il m'aimait à la folie : comment aurait-il eu la force de s'éloigner ainsi tout de suite? Et, Sophie, s'il revenait, si je recouvrais toute sa confiance, que nous serions heureux ! L'arrivée de mon médecin m'interrompt : que me veut-il, Sophie? S'il ne me rend mon époux, comment veut-il me guérir?

Ton amie, ELVIRE.

LETTRE XIX.

Gustave à Valville.

Paris.

Les femmes faciles entendent bien mal leurs intérêts, Valville. De quelque côté que naissent les obstacles qui les éloignent de nous, ces difficultés leur donnent une importance qu'elles ne tireraient jamais d'elles-mêmes, et qui change en passion véritable ce qui n'eût été qu'une fantaisie passagère et sans intérêt. Te souvient-il, Valville, de cette petite baronne, qui avait un mari si jaloux et si malade? Il couchait dans une chambre près d'elle, et la porte restait toujours ouverte : à la vérité, une paralysie bien déclarée le retenait au lit, sans le moindre usage de ses jambes. Me promener sous les fenêtres de ma belle, re-

cevoir de petits billets qu'elle me glissait avec un ruban, d'un troisième étage, voilà quelle fut, pendant trois mois, la seule récompense de mon amour. La petite femme ne sortait de la vie, et le vieux jaloux ne dormait jamais. Cette contrariété irrita tellement mon amour, que j'adoptai la belle idée de louer un cabinet voisin de sa chambre : une planche, placée de ma croisée à la sienne, offrait la possibilité d'y entrer. Quoique ce fut véritablement avec le plus grand péril, ce fut elle-même qui me le proposa, et me croyant trop heureux d'obtenir des faveurs même à ce prix, je n'hésitai point : la planche fut posée ; ma belle, plus tremblante que moi, me reçut dans son lit, où je me rendis sans bruit ; et pendant que, d'une chambre à l'autre, elle était obligée de continuer une conversation très-froide avec son mari, je le remplaçais avec une activité dont il n'attendait plus le retour. Ce commerce dangereux dura huit jours, après

lesquels le paralytique mourut. Quand il fut enterré et pleuré décemment un mois entier, ma tendre maîtresse m'écrivit qu'elle était libre, et m'invita à venir, en passant tout simplement par la porte.... Assurément j'y fus; mais cette facilité anéantit mon feu, à tel point que je regrettai moi-même le défunt. Dès le lendemain, je partis pour un voyage, que ma seule volonté rendait nécessaire, et je laissai ma double veuve rallumer d'autres feux, avec ou sans dangers. Cette histoire, dont je me rappelle ce matin, pourrait fort bien pourtant n'avoir aucun rapport avec ma situation avec Elvire. Il est bien vrai que son mari, tout courroucé d'une bagatelle sans importance, n'a pu contenir son ressentiment qu'en me cédant la place. Je ne sais pas bien où il a vu que ce fût un bon moyen de rendre une femme fidèle, que de s'en éloigner; mais tous ces gens à principes n'ont pas le sens commun : ils s'imaginent qu'un premier chagrin doit

ramener une femme à la raison, et qu'on sacrifierait tout au bonheur de les revoir. Nous autres, qui avons un peu vécu, nous n'avons plus cette illusion sur les femmes, et nous croirions fort mal plaider notre cause près d'elles, si nous n'ajoutions pas le feu de nos regards à l'éloquence de nos discours : tant y a qu'Elvire est libre, et pourrait me recevoir, pour peu que ce fut sa volonté ; mais je sais fort bien qu'elle n'en fera rien, et, dans ce premier moment, je n'aurai pas la maladresse d'aller chercher un refus. Mes intérêts sont en bonne main ; et la petite duchesse de Mozardi me sert avec un zèle et une habileté sur laquelle je me repose entièrement. Je ne sais, Valville, si tu as quelquefois remarqué avec quelle ardeur une femme galante s'attache à perdre celle à laquelle le public ne reproche rien encore. Celle-ci, toutefois, n'y met aucun dessein méchant : l'amour, ou pour mieux dire le plaisir, est la seule affaire de

sa vie. Jeune, riche, s'embarrassant peu de l'opinion, une privation est la seule chose qui lui paraisse déraisonnable. Elle aime vraiment Elvire, et ne peut souffrir son mari, dont elle sait qu'elle est fort méprisée. En conséquence, elle me jure que son amie doit m'aimer beaucoup davantage; ce qui ne l'empêche pas de m'accorder en attendant mille petites faveurs, que j'apprécierais mieux si elles ne m'étaient pas offertes, mais qui égaient toujours mon imagination. Cette nouvelle liaison avec la duchesse s'est faite si vîte, que je n'ai presque rien à t'en dire. Si toutes les Italiennes ont cette vivacité, le roman est bientôt fini. Adieu, Valville : tire-toi du mariage comme tu pourras, et surtout ne prends d'amour que ce qu'il en faut pour être trahi sans en mourir.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE XXX.

Elvire à Sophie.

Paris.

Je hais les préventions, les injustices, Sophie, et pourtant mon cœur n'avait pas encore assez défendu la duchesse, bien plus capable de sensibilité que je ne l'avais jugée d'abord. Tu sais que je craignais ses plaisanteries, et toute autre qu'elle aurait été rebutée de mes refus; mais cette bonne Lucile, ne pouvant plus vaincre l'impatience de m'embrasser, a gagné Victoire, qui, malgré le danger de mes reproches, l'a laissée entrer hier. Elle s'est jetée dans mes bras, baignée de pleurs, m'a dit, la première, que si mon mari ou ma famille exigeait que nous ne nous vissions plus, elle saurait se soumettre à ce sacrifice; mais

qu'elle avait besoin au moins que je lui annonçasse cette nouvelle moi-même, et que mes propres regrets lui aidassent à supporter le plus grand malheur de sa vie. J'ai répondu à ses caresses, et ne lui ai point caché pourtant que notre liaison était entrée pour beaucoup dans le mécontentement de mon mari. Je n'ai qu'un maître, m'a-t-elle dit ; c'est le duc : quand il est content de moi, et que nous vivons, comme vous le voyez, dans la plus grande union, je ne comprends pas ce qu'on peut dire de moi ; il ne manquait à mon bonheur qu'une amie ; j'en avais perdu une dans mon pays qui m'était bien chère, et je l'avais retrouvée en vous : si vous cessez de m'aimer, Elvire, je sens que rien au monde ne pourra m'en consoler. En disant cela, la duchesse, très-expansive, baisait mes mains, les posait sur son cœur, et attendait avec anxiété ma réponse, comme si j'avais dû prononcer sur sa vie. Cette amitié si passionnée, et à

laquelle, nous autres Parisiennes, ne sommes pas trop accoutumées, faisait sur moi la plus vive impression ; je me bornai à lui dire que mon projet seulement était de vivre plus retirée, et sans me livrer à des plaisirs qui ne convenaient plus à ma situation. Oh ! volontiers, me dit Lucile ; partons pour la campagne, allons nous y renfermer : j'aime le monde, mais vous m'êtes encore bien plus nécessaire que lui. On a offert à mon mari de lui céder à Chaillot une petite maison charmante : c'est un ami qui voyage et qui veut y laisser ses meubles ; voilà ce qui nous convient à merveille. Plus de bals, plus de fêtes, j'y consens. — Mais votre mari, lui dis-je ? — Il restera à Paris, et je suis sûre d'avance qu'il approuve tout ce que je fais. — Que vous êtes heureuse, Lucile ! — Il n'est pas temps de vous dire mon secret, dit-elle en riant ; mais voilà qui est décidé : Elvire, ma bonne Elvire, ne changez pas d'avis, il

serait trop tard; vous me réduiriez au désespoir. — Un mot encore : j'espère au moins que vous ne pensez pas à introduire Gustave dans notre retraite; je vous préviens que je la quitterais à l'instant. — Non, non, dit-elle, vous serez maîtresse absolue, et à moins que vous ne le vouliez... — Oh! je ne le voudrai jamais. — Appeler Victoire, me forcer à me mettre à ma toilette, fut en un moment l'ouvrage de cette petite folle. Pour devenir sage, il n'est pas besoin d'être laide, me disait-elle, et avec ce grand bonnet, vous n'êtes pas reconnaissable. — Vous riez, Lucile; mais la colère, les soupçons de mon mari, me causent le plus vif chagrin. — Les soupçons sont injustes d'abord, et pour la colère, cela se passe en voyageant; je gagerais qu'il est au désespoir à présent de s'être éloigné avec cet éclat; il n'est peut-être pas à dix lieues d'ici. — Ah! Lucile, quand les caractères doux prennent des partis violens, ils sont

doublement malheureux ; car agissant contre leur propre inclination, ils n'obéissent qu'à la raison, qui commande souvent, et ne console pas toujours. — Pour vous, Lucile, vous êtes brouillée pour toujours avec la raison. — La raison, ma bonne amie, c'est d'être heureuse. Voyez ma gaîté, mes joues fraîches et vermeilles, mes petits yeux noirs qui ne versent que des larmes de joie ou d'attendrissement, je n'ai rien trouvé dans les livres qui valût cela. Enfin, Sophie, que vous dirai-je, je me laissai gagner comme un enfant, la duchesse m'emmena dîner, et c'est demain que nous partons ; car avec Lucile les difficultés sont bientôt levées. Le comte de Barjac, auquel appartient cette maison à Chaillot, n'y reste que pour nous recevoir : il revient à Paris, où, par échange, le duc lui donne un logement chez lui. Lucile a vraiment raison, son mari a tous ses goûts, ou du moins n'en est jamais contrarié, pourtant il n'a pas l'air

de l'aimer beaucoup, car leur appartement est séparé. En voyant la duchesse de plus près, je jugerai mieux de ses principes et de sa conduite ; mais l'accuser auparavant, ce serait odieux. A revoir, chère Sophie, écrivez-moi donc, ne pensez-vous pas qu'il est raisonnable à moi de quitter Paris ? Car je passerai tout l'été à Chaillot.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE XXXI.

Gustave à Elvire.

Paris.

C'EST aux soins de votre aimable amie que je dois le courage de supporter la vie, Elvire. Je sais, par elle, que vous vous portez mieux, et que vous partez pour la campagne; mais ne daignerez-vous pas, en vous éloignant, me dire, m'écrire au moins un seul mot d'amitié et d'adieu? Elvire, qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable, et qu'y a-t-il de changé dans notre position? J'en ai trop dit, sans doute; le nom de cet objet adoré ne vous est plus inconnu, et vous ne pourriez, sans cruauté, me refuser votre pitié; mais loin que j'as-

pire à des sentimens plus flatteurs, mon imagination s'arrête, ma destinée est remplie, et si elle vous arrache jamais une larme, ce n'est plus que sur ma tombe que la vertueuse Elvire osera la verser. Vous le savez, Elvire, j'échappe à la mort; je la voyais sans effroi : un seul desir me restait et troublait la paix de ce dernier moment, vous eussiez ignoré que je mourais pour vous; l'effort que m'avait coûté un si long silence était perdu. Je vous ai revue, Elvire, et à l'effroi même que vous a causé le peu de mots qui me sont échappés, j'ai connu que vous aviez lu dans mon cœur. C'en est assez, et je mourrai content. Avez-vous cru, Elvire, qu'oubliant jamais des devoirs que je respecte, je voulusse perdre votre estime, en me montrant comme un vil séducteur, indigne de la confiance que vous m'aviez montrée? Ah! perdez cette crainte, Elvire, je vous adore comme la divinité,

sans supposer que rien puisse me rapprocher de vous : mon cœur, également incapable de former un vœu criminel, ou d'en former un qui vous soit étranger, se flétrit, se détache de tout, mais mon dernier soupir sera sans amertume..... Vous savez que je vous aime, je n'ai plus rien à faire dans la vie ; ne me haïssez pas, ne me redoutez pas surtout, ce serait nous méconnaître tous deux, et insulter à la douleur que j'éprouve et ne vous reproche pas. Elvire, oubliez ce triste secret, suis-je moins digne d'être votre ami, parce qu'un feu brûlant s'est allumé dans mon âme, quand tout vous garantit, et l'amour de vos devoirs, et l'amour non moins puissant que vous portez à votre époux? Craindrez-vous de me plaindre, de me tendre au moins la main pour descendre au tombeau? Ah! ce n'est pas à Elvire à se méfier d'elle-même, à douter de ses forces ; en combattant, elle serait encore sûre de vaincre,

mais, hélas! votre cœur paisible n'a point d'efforts à faire. Qu'il se défende seulement de devenir ingrat, et d'accabler un ami qui se meurt et ne prétend à rien.

GUSTAVE.

LETTRE XXXII.

Elvire à Gustave.

Chaillot.

Je ne pense pas, Gustave, que pour être vertueuse, il faille être barbare, voir sans pitié les maux qu'on a causés; et sûre que l'opinion générale me déclarerait coupable de vous écrire, je n'hésite point à le faire, et à me montrer sensible à vos chagrins. J'ose croire, Gustave, que vous me connaissez assez pour voir dans cette facilité ce qu'elle est en effet. Le sentiment intime que ma vie et que la vôtre me sont mille fois moins précieuses que la vertu, et que lors même que je partagerais votre amour, cela n'apporterait pas le plus léger chan-

gement à notre situation : j'aime Emile, et pourtant mon imprudence a troublé son repos ; le secret d'une liaison que je trouvais innocente, a produit le double effet de l'éloigner de moi, de rendre ma fidélité suspecte à ses yeux, et de développer en vous des sentimens qu'il faut vaincre ou cacher à jamais. Voilà ce que nous avons gagné l'un et l'autre à sortir, dans notre conduite, des règles ordinaires, à méconnaître la sagesse de cette bonne Sophie, qui avait trop bien prévu votre malheur et le mien. Le mal est fait, et le temps seul pourra détruire la prévention qui s'est élevée dans l'esprit de M. de Vérac ; nous voir serait la confirmer et même la braver : j'attends donc de *mon ami*, non-seulement la promesse, mais même le *conseil* de l'éviter à jamais. J'attends de sa raison, de sa force, qu'il éloigne ces idées de mort dont il empoisonnerait ma vie : à

ce prix, je ne me refuse point de lui écrire quelquefois, de lui conserver une tendre amitié; mais quand Emile est absent, quand Emile est jaloux, plus que jamais son empire est ici.

ELVIRE DE VERAC.

LETTRE XXXIII.

Sophie à Elvire.

Tu te décides si promptement, Elvire, que mes conseils arriveraient trop tard, lors même que je pourrais avoir, en les donnant, l'espérance de les voir écoutés. Te voilà établie chez la duchesse contre le vœu de ton mari, de ta mère, et de tous ceux dont l'opinion est nécessaire à ton bonheur. Séduite par l'amitié de la duchesse, par la gaîté de son caractère, par cette idée de générosité qui ne te permet pas d'accuser, sans preuve, une femme que le public condamne avec rigueur, tu ne sens pas aujourd'hui l'étendue des sacrifices que tu lui fais, et le peu de pouvoir que la vérité même a sur les hommes, lorsqu'un intérêt personnel ne les conduit pas à l'appro-

fondir. Sans observer la date de tes liaisons avec ta nouvelle amie, on t'attribuera ses imprudences ; on ne verra, dans votre intimité, que l'appui que vous vous êtes prêté mutuellement dans vos écarts, et avec le monde que la calomnie amuse, et qui attaque sourdement, les éclaircissemens sont toujours impossibles. Ton époux, ma chère Elvire, ne pensera-t-il pas que tu t'es ménagé près de la duchesse, la facilité de voir celui qu'il croit ton amant ; et franchement, supposes-tu que Gustave ne trouvera pas quelque moyen de se rapprocher de toi? Les hommes savent-ils aimer sans espérance, et pour le seul plaisir d'aimer? Ce langage, Elvire, n'est qu'un piège pour établir une sécurité dont ils attendent un plein succès. Tu reverras mon frère, et quelque pénible qu'il soit pour moi de le desservir dans ton esprit, ce serait trahir le devoir et l'amitié que de te cacher les périls certains dont tu t'entoures ; crois-le,

mon amie, quelque sincère que tu sois aujourd'hui dans tes résolutions, Gustave, malheureux et discret, te rendra sensible à ses tourmens; tu voudras concilier des choses inconciliables, et découragée par l'injustice dont tu deviendras la victime, tu seras entraînée dans l'abîme, sans connaître toi-même la route qui t'y aura conduite. Plus âgée que toi, Elvire, portée à la réflexion, et par mon caractère, et par le calme qui m'environne, je ne cesse de songer à toi, et de m'effrayer sur ton avenir. Ton mari t'adorait; la résolution qu'il a prise, et qui me paraît trop vive, prouve doublement combien il est affecté. Crois-moi, Elvire, retourne chez ta mère, on ne te fera point un crime d'aimer les amusemens qui conviennent à ton âge, et placée près de ce guide estimable, j'aime mieux te voir briller dans les bals, annoncer même quelque coquetterie, que de laisser soupçonner qu'un amour contrarié t'a ôté le

goût du plaisir. Je t'en supplie, Elvire, rends toi à mes prières. Emile reviendra, il te rendra cette estime que tu n'as pas mérité de perdre. Tes beaux jours ne sont pas finis, mais n'expose pas légèrement ton bonheur: celui qui tient à la vertu est assuré; mais une fois perdu, il ne se retrouve jamais. Adieu, Elvire, ne m'écris plus de Chaillot, je t'en supplie.

SOPHIE.

LETTRE XXXIV.

Elvire à Sophie.

Chaillot.

Il est trop tard, Sophie, il est trop tard, et je commence à voir que nous sommes poussés dans la vie, sans pouvoir nous défendre des événemens qui nous entraînent. En recevant ta lettre dimanche, je tombai dans la plus profonde rêverie. Plus frappée de tes craintes, que de ces dangers, qui ne me paraissent pas si évidens qu'à toi, je n'en décidai pas moins que ta prévoyance ne t'ayant déjà que trop bien éclairé sur les sentimens de Gustave, le plus sage parti était de me rendre à tes conseils, et j'en formai le projet. Cette bonne Lucile, qui se doute bien que tu n'approuves point mon séjour avec elle, me pressa de lui commu-

niquer ta lettre : je cherchai à lui persuader qu'elle ne renfermait rien qui nous fût relatif, et malgré la tendre inquiétude dont elle ne pouvait se défendre, je lui dis que je ne pouvais plus me dispenser d'aller voir ma mère, qui ne savait où j'étais, que par Gervais, que j'avais laissé à Paris, et qui a dû l'informer de mes projets. La duchesse, forcée de convenir que ce procédé même était un peu léger de ma part, a fait mettre ses chevaux, non sans me faire promettre mille fois de revenir avant la nuit. Toutefois, mon dessein était de prier ma mère de me rendre ce joli petit appartement que j'avais étant demoiselle, et qui, depuis, n'est occupé par personne. Cette résolution me coûtait d'autant plus que ma mère est sévère, impérieuse, et qu'il me semble qu'une femme mariée, depuis un an, a bien le droit de jouir de sa liberté.

Lorsque j'entrai chez madame de Blansac, elle était avec deux dames de ses amies,

vieilles, laides, et par conséquent inexorables, comme toutes les femmes dont personne ne s'occupe. J'observai tout de suite cet air de sécheresse et d'humeur qui accompagnait une révérence indispensable; j'allai pourtant pour embrasser ma mère, qui se tenant aussi fort droite, ne craignit pas de me dire tout haut : Je ne m'attendais plus à vous voir, madame. — Pourquoi, lui dis-je, en cherchant à combattre l'embarras que me causait cet accueil? Chaillot est si près d'ici ! — Il y a des choses qui éloignent plus que les distances, ajouta-t-elle. — Ces dames virent que ma mère n'était disposée à aucun ménagement, elles se levèrent, et madame de Blansac ne les retint pas. — Je sais, me dit ma mère avec une grande véhémence, des choses que je voudrais bien ignorer encore; vous vous perdez, madame, et je ne devais pas croire que vous ayant donné pour époux l'homme le plus aimable et le plus fait pour captiver le cœur

d'une femme honnête, vous perdriez sitôt le soin de votre réputation et de votre bonheur. — Je ne devais pas craindre peut-être à mon tour que ma mère me jugerait sans m'entendre ; que peut-on me reprocher qui mérite tant de sévérité ? — Ce qu'on vous reproche, madame ? une dissipation continuelle, une dépense excessive, le choix honteux d'une amie connue par ses desordres, et qui ne doit qu'à son nom, à sa fortune, et à l'inconséquence du monde, de se rencontrer avec des femmes estimables, qui sont toutefois assez sûres de leur réputation pour ne pas craindre d'être confondues avec elle en la voyant. Il est fort différent, madame, d'être inséparable ou de se rencontrer, et de donner des rendez-vous au bois de Boulogne avec un jeune homme que vous avez eu l'indécence et l'adresse de faire présenter chez moi. — Qui a pu vous dire une semblable horreur ? et comment ai je mérité que vous ajoutiez foi

à ces indignes calomnies ? Il est vrai que j'ai rencontré le chevalier Broun dans une promenade où le hasard *seul* nous a réunis. — Oh ! de ces hasards-là, vous en trouverez souvent avec une amie aussi complaisante ; et quand le public vous voit braver l'opinion qu'il a d'elle, il ne doit pas conclure que vous faites un si grand sacrifice sans de grands intérêts. — Elle a renoncé pour moi aux plaisirs dont elle jouissait à Paris. — Sans doute que ceux de l'amour vous en récompenseront. — Est-ce bien ma mère qui me parle ainsi? lui dis-je, baignée de larmes. Il est indigne de moi de me justifier; mais Gustave n'est point mon amant, il ne le sera jamais. — Gustave, reprit ma mère ironiquement ; ce nom d'intimité est sans doute le fruit des rencontres..., et l'habitude de le prononcer l'emporte sur la prudence. — Je ne me croyais pas devant un juge aussi prévenu, et je pensais que les précautions n'étaient pas nécessaires

à l'innocence. — Entre nous, Sophie, j'aurais voulu ne pas m'être échappée à donner ce nom familier à ton frère, qui n'est connu dans le monde que sous celui du chevalier Broun; mais j'étais si troublée.... Je ne saurais te rendre, Sophie, toute l'amertume de cet entretien avec ma mère. Tu sais qu'elle s'est jetée depuis un an dans la dévotion, et ce qu'elle aurait pu trouver d'indulgence dans son cœur, s'est refroidi par les conseils et la rigidité de tout ce qui l'entoure. Ainsi, quoique je fusse venue avec le dessein de rester près d'elle, j'envisageai ses reproches, et la tristesse qui règne dans sa maison sous un aspect si fâcheux, que je n'eus pas même la force d'en parler. Je me tins avec Madame de Blansac dans les bornes du plus froid respect, et lui demandai seulement si c'était de mon mari qu'elle avait reçu ces coupables préventions. — Votre mari vous a gâtée, me dit-elle. Victime de vos caprices, et aveuglé par son

amour pour vous, il se refuse à vous trouver des torts, et vous défend encore avec cette générosité qui les aggrave ; croyez-le, madame, vous sentirez trop tard le prix du cœur que vous avez perdu. — Accablée par cette idée, et ne doutant pas que ma mère ne jouît de la douleur mortelle qu'elle venait de me causer, j'ai pris congé d'elle, et suis retournée vers ma pauvre Lucile, qui m'attendait avec la plus vive impatience que puissent donner la crainte et l'amitié. Mais rien n'a pu dissiper, je l'avoue, le chagrin que m'avaient donné les derniers mots de madame de Blansac. Le croirais-tu possible, Sophie, qu'Emile cessât jamais de m'aimer? Son brusque départ, loin de me faire douter de son amour, ne m'a montré qu'un acte de désespoir et de jalousie, dont l'amour, au contraire, était le principe ; et puis je m'attendais à le revoir au premier moment, et je ne croyais pas possible qu'il fît véritablement ce voyage d'Italie. Ma

mère pourtant en a reçu quelques lignes qu'il lui écrit de Turin, où il est véritablement arrivé ; il me recommande simplement à ses soins, et lui mande que l'état de son frère lui permettant de soutenir la route, on lui a conseillé de changer d'air, ce qui le détermine à l'accompagner. Je pense, en effet qu'ils sont ensemble ; car mon beau-frère, depuis dix ans, ne rêvait qu'Italie; et si je n'avais pas craint de m'éloigner de Paris, Emile m'avait souvent témoigné le desir que nous y fussions tous les trois. Du reste, il prévient ma mère qu'il ne sait pas où il s'arrêtera, et n'indique aucun moyen de lui écrire. La duchesse n'ose pas trop combattre ma peine à ce sujet, et sa tendresse est si ingénieuse à me chercher des distractions, que je m'y livre dans quelques momens, pour lui prouver que je sais apprécier ses soins. Ce n'est donc qu'à toi, Sophie, que j'ose montrer le véritable état de mon cœur : Emile, mon aimable,

mon sensible époux, l'occupe sans partage. Nous étions si heureux dans les premiers mois de notre mariage, et je lui rends cette justice, de dire que ce n'est pas lui dont la conduite s'est jamais démentie ; mais la beauté, comme la jeunesse, se passe; il n'est qu'un temps pour jouir dans le monde de ses succès, et on retrouve toujours un mari, auquel l'habitude, et tous les intérêts de la vie nous lient. Voilà du moins ce que me dit la duchesse. Et puis on plaisantait de notre union quand Emile me prodiguait ces marques d'empressement dont les époux ordinaires se dispensent si vîte ; on souriait malignement autour de nous, on nous prenait, me disait Lucile, pour des époux de province, et ne devais-je pas craindre un ridicule qui tombait sur nous deux? Enfin, Sophie, je me répète que je ne suis point coupable, que ma conduite est irréprochable ; mais est-ce assez pour mon bonheur? Si Emile ose en douter, si j'ai perdu l'a-

mour du seul homme qui puisse me l'inspirer? Adieu, plains ton amie; elle voulait t'obéir, mais tu n'exiges pas sans doute qu'elle s'expose à une continuelle humiliation.

ELVIRE.

LETTRE XXXV.

Gustave à Valville.

Paris.

Je fais si peu de progrès dans le cœur de ma belle, que j'ai honte de te le dire, Valville. Tu n'es guère accoutumé à me voir ainsi passer mes plus beaux jours à soupirer, à écrire des épîtres amoureuses qu'on reçoit sans colère, qu'on lit peut-être même avec un secret plaisir ; car les femmes, toutes sensibles, toutes tendres qu'elles nous paraissent, ne craignent pas de juger du pouvoir de leurs charmes, par le désespoir qu'elles se flattent de nous causer. Ainsi Elvire, malgré ce grand amour qu'elle a pour son mari, ne me défend pas de lui écrire, et me conserve sa douce et *innocente amitié*. J'avoue que je ne m'atten-

dais pas à cette confiance, et que j'en augure assez mal ; quelle que soit celle qu'elle peut prendre en sa vertu, elle me craindrait, si elle se méfiait davantage de son cœur, et il faut convenir que ma destinée serait aussi malheureuse que bizarre, si j'avais tant de peine à l'emporter sur un mari, et même un mari absent. Mais j'adopte le plan de la petite duchesse, qui veut me rapprocher de son amie, et j'y vois le double avantage de la compromettre tellement par cette démarche, qu'il n'y aurait que de la duperie à se refuser ensuite à des plaisirs dont le sacrifice n'ajouterait rien à la réputation. Guidé donc par la duchesse, si caressante, si folle, et si active dans toutes ses façons d'aimer, je viens de louer à Chaillot un petit pavillon, tout près de la maison qu'habitent mes deux amies. Je puis bien dire mes *deux*, quoique, par une assez grande singularité, celle qui me traite le mieux soit assurément celle que je désire le moins ;

mais enfin, il me fallait bien quelques occupations pendant cet intervalle de rigueur; et chemin faisant, la petite duchesse vaut bien la peine d'être observée. Je ne sais si c'est déjà Elvire qui l'a mise en goût de raisonner, mais, dans son extrême facilité à se livrer au plaisir, il entre une sorte de système, qui prouve tout au moins son adresse à défendre ses égaremens. Je ne crois plus à l'amour, me disait-elle hier; ce vif desir, formé par le caprice, nourri par la contrariété, éteint bientôt par la jouissance, ne peut nulle part fixer le bonheur. Mais quand l'on ne l'entoure pas de toutes ces chimères qui le rendent inquiet, jaloux, grondeur, il jette du charme sur la vie, établit la confiance, et doit conduire à l'amitié, surtout si on n'intéresse pas l'amour-propre à ce refroidissement inévitable, qu'il faut prévoir dès le premier moment. Et qui peut mieux que vous, Gustave, prouver l'inconséquence des passions? Vous aimez

Elvire, vous la desirez avec excès, et pourtant, il faut convenir que vous l'oubliez de fort bonne grâce près de moi. J'adoucis votre impatience, vos chagrins; je me fais parfois illusion sur vos sentimens, et si vous parvenez à rendre mon amie sensible, abandonnant aussitôt mes droits sur vous, vous serez forcé de convenir, qu'en vous rapprochant d'elle, je serai devenue l'arbitre de votre bonheur. Vous seriez un ingrat de l'oublier, et je pense qu'il nous restera l'un pour l'autre un solide attachement, dont je saurai me contenter. — Fort bien, Lucile, et cherchant avec un autre les plaisirs auxquels vous renoncerez avec moi, vous ne me ferez pas même l'honneur de me regretter? — Cette réflexion ne tient qu'à l'amour-propre, me dit-elle; en vous voyant heureux, serait-il juste que je vous importunasse d'un amour que vous ne sentiriez plus? Assurément, Gustave, je serai forcée de prendre un autre amant : je veux bien

ne pas vous prévenir, et certes, c'est un procédé que bien des femmes n'auraient pas. Il n'en est pas de même de l'amitié, je lui consacre ma vie avec confiance; car je sais bien que la perte de mes charmes ne la détruira pas; je suis certaine de la retrouver dans la souffrance et dans le malheur, et que l'habitude ajoute à ses droits sans rien ôter à son attrait. — Ainsi, Lucile, vous préférez votre amie à votre amant? — Sans doute: je donne à l'un quelques jours, toute ma vie est à elle. Ne soyez pas plus exigeant, Gustave; la situation de votre cœur ne le permet pas, et vous promettre plus serait vous abuser. Il m'a fallu de semblables entretiens pour m'assurer que la duchesse, malgré son caprice pour moi, ne trahissait pas mes intérêts. Mais croirais-tu que sa fidélité à ce sujet est pour elle un vrai point de religion? Nous ne nous trompons pas, me dit-elle, et je ne connais que la fausseté qui puisse nous désunir; d'ail-

leurs, elle déteste affreusement ce Vérac ; elle a pour se venger toute la constance qui lui manque pour l'amour. Je voulais récrire à Elvire, et privé de la voir, j'avoue que cette occupation avait un grand charme pour moi, mais la duchesse s'y oppose : elle a vu ma dernière lettre, qu'elle trouve fort ridicule. Il n'y a rien de si usé, dit-elle, que ces résolutions de mourir qu'on ne tient jamais, et qui ne peuvent entraîner une femme que lorsqu'on est sous ses yeux, pour l'effrayer par la vue du désespoir. En paraissant m'affermir et triompher d'une passion sans espoir, elle prétend que le dépit la mènera plus loin que la pitié. J'obéis comme un enfant, car nous nous flatterions en vain de connaître ce sexe léger ; nous le jugeons, avec aveuglement, quand il nous séduit ; avec rigueur, quand il cesse de nous plaire ; et la disposition de notre âme et de nos sens laisse toujours notre opinion sans justesse ou sans pouvoir ; il est d'ail-

leurs assez dans l'ordre que je laisse à la folie le soin de me conduire en amour.

Le petit pied-à-terre que je prends à Chaillot ne me promet aujourd'hui d'autre avantage, que de voir Elvire se promener dans son jardin, qui est vis-à-vis ma fenêtre; mais elle doit ignorer que je suis si près d'elle, et je pense que la commodité de la duchesse, qui ne pouvait se rendre tous les jours à Paris, est entrée pour beaucoup dans cet arrangement. Quoiqu'il en soit, mon asile est charmant, et la proximité du bois de Boulogne me permet, à la pointe du jour, des promenades où je trouve également le plaisir et la santé. Ce que le caprice me donne, ce que l'amour me promet, voilà de quoi rendre la vie assez douce. Ainsi pense à moi, et ne me plains plus.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE XXXVI.

Elvire à Sophie.

Chaillot.

Tu t'étonnes, ma chère Sophie, que je me sois si facilement décidée à quitter Paris : le retour de la belle saison rendait d'abord ce sacrifice moins difficile, et le calme que j'y éprouve est plus analogue à la situation de mon cœur. Serait-il possible que nous ne connussions la force de nos affections, que par le chagrin qu'elles nous causent ? J'étais heureuse avec Emile, personne ne me semblait préférable à lui, ni pour les agrémens extérieurs, ni pour les qualités essentielles ou aimables ; mais ce n'est que depuis son absence qu'un vide affreux m'entoure, que je me sens lancée dans la vie, sans guide, sans appui, sans savoir

où répandre ces sentimens de délicatesse et de vertu, dont j'ose dire que mon cœur est encore l'asile, mais dont ma frivole amie ne connaît ni le langage, ni le besoin. Je ne sais si je ne devrais pas envier cette légèreté dont je me plains; le bonheur de Lucile est si facile! Incapable de passion, elle n'a rien senti avec assez de force pour lui laisser des souvenirs ou des regrets : les hommes l'amusent, sa coquetterie veut les soumettre, mais n'attachant aucun prix à fixer ses conquêtes, sa vanité jouit du triomphe, sans remarquer l'abandon qui lui succède. L'amitié est son idole, et l'égalité de son caractère donne un grand charme à son intimité : bonne, prévenante, et sans aucune de ces petites jalousies qui désunissent si souvent les femmes, elle commence par plaire, on finit par l'aimer, et rien ne serait plus difficile que de rompre avec elle, qui n'exige rien et pardonne tout. Malgré sa folie et sa confiance, je vois pourtant qu'elle

se contraint avec moi; j'ai voulu lui parler de Barège, elle m'a détourné de ce sujet : Elvire, m'a-t-elle dit, je ne suis pas encore assez sûre de votre amitié ; jurez-moi que vous ne me quitterez jamais, que vous ne serez pas si rigoureuse que le public, qui, en voyant ce qui mérite le blâme, n'admet rien de ce qui nous excuse, et puis je vous dirai tout, tout absolument. — Cette façon de s'exprimer m'a donné un peu d'inquiétude, je l'avoue, et ma figure sans doute a exprimé ce qui se passait dans mon âme. — Elvire, ma bonne Elvire, s'est-elle écriée, ne me regardez pas si sévèrement, dites que vous ne cesserez pas de m'aimer. — Ni de vous estimer, j'espère. — Elle a rougi, et baissant timidement la voix..... Assurément, je n'ai fait de mal à personne..... N'accordez-vous aussi votre estime qu'à une seule vertu?.... En ce moment le duc est entré et a rompu cet entretien. Je dois te dire, ma chère Sophie, que depuis quinze

jours il vient beaucoup plus souvent, et paraît me voir avec un intérêt qui m'a forcé nécessairement à faire plus d'attention à lui-même. — Le mari de mon ami est un très-bel homme de trente-deux à trente trois ans ; sa physionomie est noble et douce, sa tournure élégante, et son ton habituellement gai et caustique : ce qui le rend comme étranger à lui même lorsqu'il veut être galant. Cependant, il a pour sa femme et pour moi les complaisances les plus marquées, et ayant su que nous desirions l'une et l'autre de monter à cheval, il a fait acheter sur-le-champ deux petites jumens charmantes, et veut absolument être mon maître d'équitation. J'avoue que cette distraction me sera très-agréable ; car nous n'avons voulu faire aucune connaissance ici, et nous n'allons à Paris que les jours d'Opéra. La duchesse a sa loge, et le duc m'a décidée à m'occuper ce jour-là de ma toilette avec un peu plus d'intérêt. Il fait cent plaisanteries sur mon

veuvage, dont je ne suis pas trop disposée à m'égayer, mais le ton de la pruderie sert si souvent de masque à l'inconduite, que je dissimule ma mélancolie, et m'occupe au moins à faire des heureux, pendant que je la suis si peu moi-même. En conséquence, je marie Victoire à ce Gervais, auquel elle sait pardonner un caractère tant soit peu brutal. Ce pauvre garçon s'ennuie à Paris, où il n'a pourtant rien à faire qu'à boire et à se promener; nous ferons la noce à la campagne, et Lucile, qui est vraiment généreuse, s'amuse à faire à Victoire un très-joli trousseau, ce qui la met entièrement dans ses intérêts. Cette union, protégée par l'amour, me rend douloureusement le souvenir de mon bonheur avec Emile! Ah! Sophie, dis-moi qu'il reviendra, qu'il m'aime toujours; cet espoir me soutient, et m'est plus nécessaire que la vie. Lucile voit ton frère quand nous allons à Paris, elle m'en parle peu, et je ne l'interroge pas; elle se

charge de le guérir, dit-elle en plaisantant, et ne me le présentera que digne de moi. Assurément, je regrette l'amitié de Gustave; je tenais beaucoup à la douceur de lui écrire et de lui confier tout ce qui se passait dans mon âme, mais, je le vois trop à présent, cette innocente amitié est impossible entre deux personnes de sexe différent : les hommes, accoutumés à ne trouver en nous que des êtres frivoles, dont ils n'attendent d'autre énergie que celle que la passion peut nous donner, ne nous approchent qu'avec l'idée de l'amour; et j'ai connu un homme tellement habitué à parler ce langage, qu'il avouait n'en pouvoir tenir d'autre, seul avec une femme, eût-elle soixante ans. Gustave ne m'a pas cru digne d'une exception, et quoiqu'il connût mes principes et mes sentimens pour mon mari, il a osé m'éclairer sur une passion que je ne pouvais ni partager, ni entendre. Je ne veux, ni ne dois le revoir, et je ne céderai pas sur

ce point aux sollicitations de la duchesse, qui n'a pas craint de m'en presser plusieurs fois. Sois tranquille, Sophie, je ne donnerai point cet avantage à mes ennemis. Cet effort me devient d'autant plus facile, que ton frère paraît déjà consolé; la raison, la nécessité ont repris tout leur empire sur lui, me dit la duchesse. Ah! Sophie, qu'il leur est facile d'en triompher, et que nous sentons différemment! Emile, Emile, saura-t-il si facilement aussi oublier ce qu'il a tant aimé? et, dans cette absence, dont le terme ne m'est pas connu, serait-il possible que je perdisse son cœur? Si cela était, Sophie, je me réfugierais près de toi, j'irais cacher ma honte et ma douleur à tous les yeux.

ELVIRE.

LETTRE XXXVII.

La même à la même.

Chaillot.

Un événement malheureux a troublé notre tranquillité, Sophie, et ma tendresse, si bien partagée entre toi et Lucile, a décidé qu'elle aurait tous mes soins, sans que tu perdisses rien à mes souvenirs. Je t'ai dit, Sophie, qu'un des grands plaisirs de notre séjour à la campagne, était nos courses à cheval; le duc, dont je suis l'écolière, prétend que je lui fais honneur, et que je m'y tiens à merveille. Ma bonne Lucile, moins grande que moi, et plus craintive, y paraît peut-être avec moins d'avantage. Nous rivalisions gaîment d'adresse et de courage, quand Lucile, croyant modérer la vivacité de son cheval, en tire la bride

brusquement ; le cheval se cabre, la duchesse fait un cri affreux ; il s'effraie, l'emporte : l'effort que nous faisons pour l'atteindre ne peut prévenir sa chute, elle tombe, et se blesse si grièvement que la douleur lui ôte toute connaissance. Nous étions assez loin d'un hameau, où le duc courut pourtant chercher du secours ; je me désolais en vain ! Pas une goutte d'eau ; le soleil, dans toute son ardeur, frappait sur son visage couvert des ombres de la mort. J'essaie au moins de la soutenir entre mes bras, ne voyant aucune trace de sang, et ne devinant pas où elle était blessée ; mais le mouvement que je lui fais faire lui cause la plus vive souffrance et la ranime. De grosses larmes échappent de ses yeux : oh ! mon Elvire, me dit-elle avec effort, j'ai la jambe cassée. J'espère encore que la douleur l'abuse. Le duc amène des paysans, un brancard, et si ses soins ne sont pas de ceux qui indiquent une bien vive tendresse, au

moins prouvent-ils un excellent cœur. Sa femme soutenait avec peine le mouvement du brancard, mais courageuse par la crainte de m'affliger davantage, elle me souriait et retenait ses cris ; enfin nous arrivons, le duc a pris les devants au grand galop de son cheval. Le chirurgien qu'il ramène, et qui arrive presque en même-temps que nous, décide que la jambe est cassée en deux endroits. Elle soutient avec beaucoup de fermeté un pansement douloureux, et grâce à une excellente constitution, son rétablissement ne sera pas long, et ne lui laissera qu'un besoin continuel de précautions; mais sans aucune suite apparente. Elle avait craint un moment de rester boiteuse, et depuis qu'elle est sûre du contraire, elle a repris toute sa gaîté. Je n'ai point quitté le chevet de son lit depuis quinze jours, mais elle exige que je continue mes promenades avec son mari, et comme je ne le voulais absolument pas, elle me dit hier, j'ai besoin d'être

seule, Elvire, vous me pressez tous les jours de vous donner des détails sur quelques circonstances de ma vie, cela m'a donné le desir d'écrire mon histoire; je profiterai de ces momens d'absence, et cette manière de vous ouvrir mon cœur me coûtera moins que des aveux qui me feraient peut-être rencontrer quelquefois la sévérité de vos regards. Je me rendis à ses instances, voulant enfin connaître jusqu'à quel point le public est fondé dans le jugement qu'il porte de la duchesse. Qu'il me serait doux de pouvoir la défendre, d'être assurée de son injustice! alors Emile perdrait ses préventions et reconnaîtrait la sienne. Cher Emile! que je serais heureuse d'avoir un tort à lui pardonner! Sophie, quels doux momens succèdent à une indulgence réciproque! A quoi, hélas, ai-je sacrifié ces doux épanchemens de l'âme, ces explications franches qui eussent démenti des apparences défavorables; je craignais la dé-

pendance, l'autorité; j'ai sacrifié un bonheur véritable à des craintes chimériques. Mais Emile reviendra, et dût ma franchise porter une atteinte éternelle à ma liberté, il distinguera les torts de mon esprit des dispositions de mon cœur. Ah! Sophie, que j'aurais besoin de te revoir! Je t'embrasse tendrement.

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE XXXIX.

Sophie à Elvire.

St.-Ives.

Mon mari y consent, mon amie : demain nous partons pour Paris, je descendrai chez toi. Sacrifie-moi quelques jours, car si je ne veux point t'enlever à la duchesse, je veux au moins te partager, et lui disputer ton cœur. Je jouis de ma joie, et de celle de mes enfants; ma petite Adèle t'aime à la folie, elle prétend que tu la trouveras embellie, et je crois qu'elle a raison. J'amène toute ma petite famille avec moi, tout mon bonheur est renfermé dans le cœur de ces êtres chéris; je conviens que tant de bonhomie n'est pas fort à la mode, et que le

bonheur le plus vrai est celui qu'on envie le moins; mais le jour où je te reverrai, mon Elvire, il ne me restera rien à desirer.

Samedi soir je serai près de toi.

SOPHIE.

LETTRE XXXIX.

Elvire à Sophie.

Chaillot.

Si quelque chose pouvait ajouter aux charmes de notre correspondance, Sophie, c'est la connaissance que tu as faite pendant ton dernier séjour, de mes nouveaux amis. Malgré toutes les préventions que tu avais reçues, la duchesse t'a paru comme à moi, bonne, franche et sincère dans son amitié, elle a cherché à te plaire, et je crois que c'est un souhait qu'elle n'a jamais formé vainement. Je sais bon gré à ton frère de t'en avoir fait l'éloge; si cette malheureuse rencontre n'avait jeté tant de trouble dans l'esprit d'Emile, et qu'il m'eût été possible de passer ma vie entre toi, la duchesse et Gustave, il est certain que l'amitié comme

l'hymen, m'auraient comblée de tous leurs bienfaits. J'ai tort d'oublier le duc au nombre des êtres qui s'intéressent à moi; mais je t'avoue, Sophie, que je ne vois pas sans beaucoup d'inquiétude l'excès de son empressement. Nos promenades nous éloignent souvent beaucoup, et le domestique qui nous accompagne, chargé de nous préparer des rafraîchissemens dans le lieu où nous nous arrêtons, nous laisse trop souvent seuls. Hier, dans un moment où l'obscurité du bois me causait une espèce de frayeur, il me dit avec émotion : et que pouvez vous craindre? compterais-je ma vie pour quelque chose, s'il fallait défendre la vôtre? — Et Lucile, lui dis-je, ne me demanderait-elle pas compte du danger où je vous aurais exposé? — Ma femme ne balancerait pas long-temps entre vous et moi, me dit-il, elle sait avec raison qu'elle ne remplacerait pas une amie telle que vous.—Je pense aussi qu'elle ne trouverait jamais un mari plus ai-

mable, plus complaisant. — Je remplis les devoirs d'un galant homme, je dois ma fortune à la duchesse, et la reconnaissance me tient lieu de sentimens, qu'au surplus elle n'apprécierait pas.—Quoi, monsieur, vous n'auriez que de la reconnaissance pour une femme si remplie de tous les agrémens qui font naître l'amour? — D'abord, dit le duc en souriant, elle est ma femme, elle l'est depuis neuf ans, et quoiqu'elle n'en ait que vingt-sept, nous sommes déjà de vieux amis; je conviens qu'elle est jolie encore, et qu'elle peut le paraître davantage à qui ne vous a pas vue. — Si vous me jugez quelques agrémens, repris-je sans paraître m'apercevoir de l'air sensible que le duc avait voulu prendre, ils ne peuvent au moins fournir aucun objet de comparaison: Lucile est brune, son regard est si vif, si piquant; et moi—Et vous, me dit il vivement, vous avez la blancheur du lys, la fraîcheur de la rose, vos grands yeux noirs

expriment la tendresse et la font naître. Ce n'est pas de votre esprit seul qu'ils font juger : ces regards si doux annoncent une ame sensible, ils s'adressent au cœur ; et celui qui, peut-être, ne connut jamais que ses sens, apprend par eux à redouter l'amour. — Je pense que le langage de la galanterie vous est familier, lui dis-je gaiement, et je vous approuve fort de vous y exercer ici ; nous devons retourner cet hiver à Paris, et vous ne devez pas oublier le ton qui vous y réussit. — Aimable Elvire, me dit-il, si notre retour à Paris m'éloigne plus souvent de vous, je regretterai bien les heureux jours que j'aurai passés ici. Je pressai mon cheval, nous sortîmes de la forêt, et j'affectai la crainte d'inquiéter Lucile, pour rompre une conversation qui commençait à m'embarrasser. Le duc fut rêveur toute la soirée, et je me propose bien de ne point sortir demain ; mais peut-être n'y avait-il point d'intention positive,

dans ses discours. Le duc sait trop combien de motifs me feraient rejeter ses vœux avec horreur, et je ne dois pas supposer qu'il m'estime assez-peu pour me les adresser. Ah! Sophie, pourquoi Emile m'a-t-il quittée ? quelle confiance cet abandon n'inspire t-il pas aux hommes qui comptent déjà tant sur notre faiblesse ! Lucile écrit nuit et jour, j'aurai dans peu le secret de toute sa vie; puissé-je y voir ce qui peut justifier mon amitié pour elle ! Adieu, Sophie, embrasse la jolie Adèle, c'est le portrait de sa mère, je l'en aime doublement.

ELVIRE.

LETTRE XL.

La même à la même.

Chaillot.

Le croirais-tu, Sophie? le comble de l'audace a confirmé mes craintes; j'ose à peine t'annoncer ce qui s'est passé hier; j'en suis encore si effrayée, que je ne puis joindre aucune réflexion à mon récit. Lucile, malgré toutes les promesses des chirurgiens qui lui avaient annoncé qu'elle marcherait au bout de quarante jours, ne peut encore se soutenir sur sa jambe, sans de grandes douleurs. On donnait hier un opéra nouveau, elle me pressa d'y aller, et, pour me décider, elle me dit même tout bas que Gustave devait lui tenir compagnie. Je n'ignorais pas que pendant mes promenades il était venu plusieurs fois; et mon amie,

qui l'aime véritablement, eût été contrariée, peut-être, que je ne cédasse point à son désir. Le duc, qui est maçon, avait un dîné de loge; il convint de me rejoindre à l'Opéra un peu tard, et j'y fus dans un négligé qui me permettait de croire que je n'y serais pas reconnue; j'emmenai Victoire avec moi. Il était neuf heures quand le duc nous rejoignit. L'expression de sa physionomie me frappa, ses yeux étaient brillans, un certain désordre paraissait dans sa toilette, et je crus m'apercevoir que les vapeurs d'un repas très-joyeux lui avaient fait perdre cette réserve habituelle qu'il doit sans doute plutôt à l'éducation qu'à ses mœurs. Inquiète de cette disposition, et voyant qu'il élevait la voix de manière à me faire reconnaître, je feignis de trouver l'opéra détestable, et de vouloir sortir. — Oui, oui, allons nous-en, me dit-il, en me prenant le bras, tout ce monde m'est insupportable, j'ai besoin d'être avec vous,

seul avec vous ; l'univers ne m'est plus rien. — Je fis signe à Victoire de ne pas nous quitter, et persuadée que le duc n'avait pas réellement toute sa raison, je me proposais bien de le renvoyer, dès que je serais de retour de chez moi ; pourtant ma voiture n'étant pas arrivée, nous revînmes à pied ; le grand air lui fit du bien, il s'aperçut de son état, et m'en fit des excuses : ce n'était pas le moment de lui faire honte de sa situation ; je lui souhaitai le bonsoir et fus me coucher sans inquiétude : car je crus l'avoir entendu sortir. Mais il n'y avait pas une heure que j'étais endormie, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre : un si grand effroi s'empara de moi, que le duc était déjà tout près de mon lit, avant que je l'eusse reconnu. Tu sais combien je suis peureuse ; mon premier mouvement fut de crier au voleur, en cherchant le cordon de ma sonnette que, par parenthèse, je ne trouvai pas. Le duc osa s'approcher et re-

tenir mon bras : Elvire, me dit-il, vous avez trop d'esprit pour ne pas savoir combien un éclat peut compromettre une femme; il faut que je vous parle, il le faut absolument. — Demain, demain; je ne puis vous entendre à cette heure, et ici. — Demain, il ne sera plus temps; fixez, s'il le faut, la distance où vous voulez que je me tienne de vous; mais écoutez moi. — En effet, le duc s'éloigna, et ne pouvant supposer qu'il eût tenté une démarche aussi téméraire, dans la seule vue de m'insulter, je lui permis de parler. — Elvire, me dit-il, une réunion de plaisir m'a entraîné aujourd'hui dans un excès qui ne m'est point ordinaire, et dont je rougis à vos yeux. Un jeune colonel, dont les prétentions m'avaient fatigué pendant tout le dîner, s'est permis des plaisanteries indécentes sur ma femme et sur vous; il a poussé la hardiesse jusqu'à dire qu'un jeune homme de ses amis était la cause de votre retraite à la campagne, où il

vous avait bientôt suivie, et où vous ne viviez plus que pour l'amour. Furieux de cette calomnie, et moins sensible à mon injure qu'à la vôtre, je lui ai donné le démenti le plus formel ; l'impudent a fait voler une assiette à ma tête. Je m'élançais sur lui, lorsque les assistans nous ont séparés. J'étais échauffé par le vin et par la plus affreuse colère ; mais vous savez, Elvire, que la perte de la raison n'entraîne pas même l'oubli de l'honneur : nous avons trouvé le moyen de nous rejoindre et de nous dire, assez haut pour être entendus : demain matin à huit heures, à Vincennes, au pistolet et à la mort. Ce fut peu d'instans après cette scène, que je fus vous rejoindre à l'Opéra ; ma tête était troublée encore, je pensais à vous écrire, à vous prier de prévenir la duchesse du combat ; mais je n'ai pu résister au besoin, au desir de vous voir encore une fois. Victoire vous doit trop, pour jamais commettre la moindre indiscré-

tion, et j'ai obtenu qu'elle m'introduisît dans ce cabinet voisin, sous le prétexte que j'avais besoin d'une heure de repos, avant d'être dans un état assez décent pour paraître devant vous. — En ce cas, dis-je au duc, souffrez que je l'appelle; sa présence n'empêchera pas que vous ne puissiez parler d'un cruel événement, dont l'idée me fait frémir; mais dont le secret ne peut être long-temps ignoré. — Sans doute, Elvire, si je n'avais à vous parler que de moi seul; mais il s'agit de Lucile, de quelques arrangemens que ma mort ou ma fuite peuvent rendre nécessaires.—Et c'est moi, m'écrié-je avec douleur, qui ai donné lieu à cette dispute; ah! cher duc, il fallait garder le silence: qui peut prévoir, qui peut se garantir de la méchanceté des hommes? De quelque manière qu'elle puisse m'atteindre, j'aurai la force de souffrir, avec la certitude de ne la pas mériter; mais ce combat qui va exposer vos jours, comment en soutenir

la pensée ? et Lucile, ma malheureuse amie!' — Je périrai, Elvire, me dit le duc d'un air sombre. Habitué aux combats, et à braver la mort, ce n'est point à la faiblesse que je dois un triste pressentiment ; mais l'adresse du colonel Volmar est connue, et l'insolence de sa conduite se fonde, en partie, sur le bonheur qui accompagne toujours ses vengeances. Demain, Elvire, demain à cette heure, j'aurai cessé d'exister. — Mes larmes l'interrompirent, Sophie, et ne présumant guère qu'une telle image n'écartât pas celle du crime, ou du plaisir, je ne craignis point de l'encourager, de lui tendre la main avec confiance et affectation. Le duc alors s'en saisit avec passion et la posant sur son cœur, il ajouta : la vie de l'homme n'est rien, Elvire ! que le moment qui la termine ait été précédé de vingt ou de soixante ans d'existence, c'est un point qui rentre dans le néant, et qui laisse dans une égale indifférence tout ce qui a fait jusque-là son bon-

heur ou son malheur. Mais quand les heures qui lui restent pour désirer et pour jouir sont comptées... quand il peut dire : c'est le dernier instant de félicité que j'éprouverai *jamais*, sentez-vous, Elvire, avec quelle ardeur, avec quel emportement il la désire ? Je vous aime Elvire, je vous ai adorée dès le premier instant où je vous ai vue ; j'ai su long-temps me contraindre : car je pensais vous consacrer ma vie. Un destin rigoureux veut que je la perde pour vous : Elvire, je puis encore ne pas m'en plaindre ; répondez à mon amour, ouvrez-moi vos bras, dites que vous m'auriez aimé, que je ne vous suis pas indifférent. Dites-le, Elvire, dites-le, et demain, demain quoiqu'il arrive, j'aurai assez vécu. — Il me serait impossible, Sophie, de te peindre la violence, l'agitation du duc, en cet instant. Je cherchais vainement un cordon de sonnette, que la coupable Victoire avait sans doute coupé à dessein ; le duc me pres-

sait dans ses bras, étouffait mes cris, et, ne ménageant rien, comme un homme que l'avenir ne peut plus alarmer, j'eusse peut-être succombé à cet odieux combat, si le désespoir ne m'eut prêté des forces surnaturelles; et m'emparant, contre son attente, d'un flambeau que ma lampe allumée me fit découvrir près de moi, j'en frappai ma cloison à coups redoublés. Mon portier, qui n'était pas endormi, se trouva en un instant à ma porte; le duc l'entendit, et abandonnant une entreprise qui devenait inutile, ouvrit la porte, pour éviter, sans doute, qu'on ne l'enfonçât. Son amour alors se changea en fureur : femme aimable, me dit-il, je n'ai que peu d'heures à vivre; mais j'en aurai assez pour me venger. — Mon portier, bien surpris de cette scène scandaleuse, attendait mes ordres; laissez sortir monsieur, lui dis-je, et tâchez de m'envoyer Victoire. J'étais saisie d'un tremblement universel, et ce souvenir me jette en ce mo-

ment encore dans le plus profond désespoir. Demain, Sophie, je réunirai mes forces, pour achever ce pénible récit; car tu ne connaîtras par cette lettre qu'une faible partie de mes affreux chagrins. Adieu, Sophie.

ELVIRE.

LETTRE XLI.

La même à la même.

Chaillot.

Je ne puis douter, ma chère Sophie, que tu n'attendes avec impatience la suite de cette terrible soirée, qui m'annonçait pour le lendemain un combat si important. Victoire n'osait se présenter devant moi, mais trop occupée du duel et de mon amie, pour songer à moi-même dans ce premier moment, j'envoyai chercher Gervais, à qui je donnai ordre de partir pour Vincennes, de manière à s'y trouver avant le rendez-vous du duc. Prévenir ce duel me paraissait impossible. Le duc, méprisable sans doute dans sa conduite avec moi, préférait bien sûrement la mort au déshonneur, et quand la force du pré jugé a placé un homme dans cette

affreuse alternative, quelle femme oserait même hasarder un conseil et montrer sa douleur? Mais j'étais loin de croire que le duc dût succomber inévitablement. Je remis à Gervais une somme d'argent assez forte, et dans le cas où elle pourrait lui être nécessaire, je le chargeai de la lui proposer. Gervais prit aussi un cheval de main qui pouvait lui servir dans sa fuite, s'il avait le malheur de tuer son adversaire; enfin, je donnai les ordres les plus positifs pour qu'il ne manquât d'aucun secours. Gervais partit, et pendant trois mortelles heures, mon anxiété est impossible à peindre: je m'accusais intérieurement de tous les malheurs que je pouvais prévoir. Quel était donc ce jeune homme qu'on m'accusait, pour ainsi dire, d'avoir enlevé de Paris? Je pensai d'abord à Gustave; mais depuis plus de trois mois je n'ai pas vu ton frère, et soit dépit ou indifférence, il n'a pas même profité de la permision que je lui donnais de

m'écrire quelquefois; je ne vois pas le plus léger fondement à cette indignité; mais si quelque chose pouvait donner de la confiance à ces propos, ce serait le duel qu'ils auront provoqué. J'en sentis toute la conséquence, sans y trouver de remède, et j'attendis l'événement. Malgré la fraîcheur de la matinée, je restai trois mortelles heures sur une terrasse, d'où je pouvais voir arriver un peu plutôt Gervais; le cœur me battait si vivement, que mon regard seul osa l'interroger. — Rassurez-vous, me dit-il, le duc a triomphé; le colonel de Volmar est arrivé au rendez-vous quelques minutes après lui, et s'approchant du duc ironiquement: le chevalier Broun est bien heureux, lui dit-il, de voir en vous l'intrépide défenseur de sa maîtresse; mais quoiqu'à vingt-deux ans il soit, peut-être, assez difficile de mourir, en vérité cela l'est beaucoup moins que de croire à la vertu d'une semblable femme, qui a déjà forcé le meilleur des

maris à la quitter.—Pardon, madame, si je répète ce qu'a dit ce monsieur; mais il faut bien que vous sachiez. — Oui, oui, Gervais, je dois tout savoir, ne craignez point de m'offenser. — M. le duc a regardé fièrement le colonel, et lui a dit : vous êtes un impudent jeune homme, et ce n'est pas à vos yeux qu'il importe que madame de Vérac soit justifiée, il faut pour porter atteinte à la réputation d'une femme comme elle, un homme plus capable de diriger l'opinion; et vous n'auriez pas plus d'influence pour la défendre, que vous n'avez de crédit en la calomniant. Le colonel a tiré ses pistolets, en lui disant, c'est au cœur qu'il faut viser. J'épargne à votre sensibilité le tableau de ce malheureux moment; ils ont tiré ensemble et le colonel est resté sans vie sur la place. Le duc a fait approcher un homme qui paraît attaché à M. de Volmar, et comme je saisissais ce moment pour lui faire les offres dont vous m'aviez chargé, il m'a

répondu, avec une sorte de fureur : c'était cette nuit, c'était hier qu'il fallait avoir pitié de moi : faites savoir à la duchesse ce qui vient de se passer; je vais quitter la France, et veiller à ma sûreté, plus malheureux mille fois d'être vainqueur, que d'avoir conservé une existence à jamais empoisonnée. J'ai osé lui parler de cet or, je l'ai pressé de l'accepter. Rien, rien d'elle, m'a t-il dit; que rien ne m'empêche de la haïr; je découvris alors une chaise de poste destinée, sans doute, pour celui des deux qui survivrait au combat. Le duc y monta et partit au plus grand galop des chevaux; le colonel fut emporté par ses gens, et, supposant votre inquiétude, je me suis hâté de venir vous instruire de cette malheureuse affaire. — Tu sens, ma chère, combien je redoutais que Lucile n'en fût informée par la voix publique; cette inquiétude ne me permettait pas même de m'apercevoir du désordre où j'étais, je re-

commandai le silence à Gervais, et montant sur-le-champ en voiture, je me rendis à Chaillot. Ma pauvre Lucile, se doutant bien peu de ce qui venait de se passer, folâtrait dans le jardin avec un jeune homme, que, dans mon trouble, je ne reconnus pas d'abord : c'était Gustave, qui, craignant d'enfreindre ma défense, feignit de vouloir se retirer. — Restez, restez, lui dis-je ; car j'étais bien aise qu'il m'aidât à consoler ma pauvre amie, et l'idée que j'allais lui porter un coup si sensible, me faisait perdre de vue tout ce qui pouvait m'être personnel. Nous rentrâmes au salon, et, avec tous les ménagemens que je pus imaginer, je parvins à l'instruire de tout ce qui s'était passé. La duchesse versa des larmes à l'endroit où je peignais le danger de son mari ; mais quand elle sut qu'il n'était pas blessé, elle essuya ses yeux et m'embrassant avec plus de tendresse que jamais : Elvire, me dit-elle, cet événement est un nouveau

lien entre nous; vous me privez de mon mari ; c'est un malheur, sans doute; mais quand vous pouvez vous en croire responsable, oseriez-vous jamais m'abandonner? —Jamais, jamais, lui dis je, et s'il me faut choisir entre le public et vous, mon choix est fait. J'avais cru inutile de dire à la duchesse la violence qu'avait voulu exercer son mari pendant la nuit; je me flatte encore qu'elle pourra l'ignorer, et je me trouvais déjà, quoiqu'involontairement, trop de torts, sans avouer cet amour injurieux et pour elle et pour moi. Il nous restait bien des réflexions à faire, mais j'étais si fatiguée que Lucile me força de me mettre au lit. Eveillée avec le jour, je me suis mise à t'écrire. Ah! Sophie, quelle différence dans notre sort, et que de malheurs semblent s'attacher au mien !

Ton amie, ELVIRE.

LETTRE XLII.

Gustave Broun, à Valville.

Du château de Cerni, en Normandie.

Vivent les femmes, mon ami, pour profiter des événemens, et conduire avec persévérance ce que leur a fait vouloir un sentiment ou un caprice ! car il serait difficile d'expliquer ce qui les fait agir. Ma petite duchesse est une héroïne en amitié ; elle tient sa promesse, et se servant, avec art, d'une circonstance qui devait naturellement me séparer d'Elvire, elle a réuni sous le même toit, la confiance et le danger, la candeur et la perversité, le sentiment assez profond de la vertu, l'inexpérience de la jeunesse et des passions. Enfin, pendant que je t'écris cette lettre, Elvire, à vingt pas de moi, repose sans crainte, et se croit sûre

d'elle-même, près d'une amie sans mœurs, et d'un amant passionné, dont les obstacles ont irrité les desirs. Ainsi que je l'avais projeté, mon séjour à la campagne, et près de ma belle amie, est connu de tout Paris, excepté d'elle-même, qui se persuade que la plus affreuse calomnie a pu seule accréditer cette idée. J'avais confié sous le secret cette petite circonstance à deux ou trois de mes anciennes amies, qui ne peuvent pardonner à Elvire une figure charmante, et une conduite qui n'est encore accusée que sur des probabilités; mais la baronne de Voissy, plus malheureuse que les autres dans le choix de ses confidens, a brodé sur ce voyage une jolie petite histoire, que le colonel de Volmar a été brutalement raconter au duc de Mozardi. Le duc, que je ne crois pas plus heureux que moi, mais qui n'était peut-être pas non plus sans prétentions, a pris feu à ce sujet; un banquet destiné à la joie et à l'union est devenu un vrai champ de

bataille ; les assiettes ont volé à la suite des railleries les plus piquantes ; enfin l'honneur a voulu du sang ; le colonel a succombé, et tout Paris sait aujourd'hui que le duc a donné cette leçon sévère à l'indiscret qui osait assurer que le chevalier Broun habitait Chaillot, *avec* et *pour* madame de Vérac.

Ne va pas te scandaliser, Valville, si je te confie un peu légèrement ce malheur : être tué, tué tout à fait pour un bavardage, c'est un peu fort. Je regrette le colonel, sans pourtant me croire en rien responsable de l'événement. Quel que soit le résultat d'une querelle, celui qui la soutient oublie bien vîte la cause qui la produit ; la moindre personnalité échauffe sa bile, et si on savait la vérité de tout ce qui se raconte, on découvrirait qu'une prétention blessée, un ridicule auquel on veut se soustraire, un sourire impertinent, ont conduit aux plus grands actes de violence et de ressentiment, des gens qui, à la fin d'une dispute, ne se rap-

peleraient pas eux-mêmes ce qui l'a déterminée. Je crois donc que l'heure du colonel était arrivée, et que le pauvre jeune homme n'avait pas plus d'envie de prouver ma liaison avec Elvire, qu'il y avait d'intérêt. Mais un duel, un combat, un homme mort, un autre en fuite, voilà ce qui donne de l'importance à une nouvelle; et quand tant de gens trouvent avantage ou plaisir à médire, comment ne pas croire tout ce que Paris a dit? Il serait trop long et trop inutile de t'expliquer comment Elvire a consenti à me laisser jouir près d'elle de mes innocentes fonctions d'ami. Peut-être est-elle de bonne foi, et croit-elle que j'y borne mes espérances; peut-être aussi commence-t-elle à s'ennuyer de son veuvage, et à vouloir remplacer ce pacifique Emile, qui voyage, je ne sais trop pourquoi. Apparemment qu'il croit le savoir, lui; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il boude trop long-temps, et qu'Elvire était, peut-être, dans Paris, la seule femme char-

mante qui pût fuir depuis plusieurs mois, tous les dédommagemens que l'amour était prêt à lui offrir. Ce que je te dis un peu tard, peut être, c'est qu'au lieu d'être dans notre pavillon de Chaillot, nous sommes transportés la duchesse, Elvire et moi, dans une fort belle terre de Normandie, chez une parente de la duchesse, qui lui a des obligations, et ne croit pas s'acquitter encore assez en nous recevant à merveille. Tu sens qu'il a fallu s'éloigner de Paris, où tous les regards auraient été fixés sur nous, ce n'est pas qu'Elvire ne soit au désespoir de cet éclat; mais sa petite tête, si portée à caresser un système qui la distingue, s'est nourrie de l'idée que l'opinion injuste des hommes ne doit pas avoir une influence essentielle sur le bonheur; elle se renferme donc dans sa conscience, et vit pour l'amitié. Ce plan n'a pas le sens commun dans une femme de vingt ans; mais n'en dis pas de mal, Valville, car nous l'avions sagement

combiné Lucile et moi; de faux raisonnemens nous ont conduits à de fausses conséquences, et la tendre Elvire, *sûre* de désabuser un jour l'époux qu'elle croit chérir encore, dit avec orgueil, *Emile* et *ma vertu* me consoleront de tout. Pauvre petite! et moi, et moi donc, me serais-je éloigné de la capitale, et de tous les plaisirs, pour être ainsi un ami sans conséquence? Tu ne le crois pas, Valville, et me voici enfin sur la route du bonheur.

Ton ami, GUSTAVE.

LETTRE XLIII.

Elvire à Sophie.

Cerni.

Ne me blâme pas, ne me juge plus, Sophie, plains ton amie, et défends toi s'il est possible, de ces coupables préventions qui s'établissent sur ma conduite, qu'il n'est plus temps d'écarter, et auxquelles je ne veux pas sacrifier des jouissances véritables, et que mon cœur ne me reproche plus. Consternés du triste événement qui coûtait la vie à M. de Volmar, exigeait la fuite du duc, et compromettait, peut-être, ma réputation, en fixant sur moi l'attention du public. Nous étions, le lendemain, à faire sur ce malheur les différentes réflexions qu'il nous inspirait à tous, quand Gervais me remit une lettre de ma mère, à laquelle je ne songeais pas

sans beaucoup d'inquiétude. Ah, Sophie, quelle lettre! et serait-il possible, qu'au nom même de la vertu, une mère fût autorisée à traiter ainsi une femme qui n'a jamais trahi ses devoirs, et qui est bien étrangère à tout ce qui vient d'arriver? Madame de Blansac m'écrit que mon *infâme conduite* m'a déshonorée sans retour, que tout le monde connaissait depuis long-temps ma liaison et mon amour pour le chevalier Broun; mais que le zèle indiscret du duc de Mozardi a fait former de nouvelles conjectures, après lesquelles je ne dois plus compter sur les plus faibles considérations dans le monde. Elle me défend de me présenter chez elle, et ne craint pas de me dire que si elle savait où trouver Emile, elle l'instruirait de mes désordres, et le presserait, elle-même, de les réprimer par le juste emploi de son autorité. Cette lettre outrageante se termine en m'assurant qu'elle va prier pour moi le Dieu des miséricordes, pour que rentrant dans la voie

du salut, je donne au monde l'exemple du repentir, après avoir suivi celui de la corruption. Je connaissais la sévérité de ma mère : mais jusqu'ici la tendresse maternelle y avait apporté quelqu'adoucissement. Pour la première fois j'envisageai la perte de ses sentimens et de sa confiance ; un torrent de larmes couvrit mon visage. Gustave, qui était présent, me demanda si c'était une lettre d'Emile. — Voyez, Gustave, voyez, lui dis-je, quelle indulgence je puis attendre du monde, quand ma propre mère me juge ainsi ? — Elvire, me dit-il, je le vois trop, je sers de prétexte à la rage impuissante de vos ennemis. Quelque justice que vous puissiez me rendre dans votre cœur, vous finiriez par me haïr, en voyant ainsi mon nom toujours mêlé dans les infâmes calomnies qu'on se plaît à répandre contre vous ; eh bien, Elvire, je m'y sacrifierai, je vais aussi quitter la France. Quand nous serons séparés par l'intervalle des mers, le public

inconstant m'oubliera bientôt et regrettera, peut-être, la légèreté de ses jugemens.—Je tendis la main à Gustave, et, quoique honteuse d'accepter cette preuve de dévouement et d'affliger tous ceux dont l'amitié m'est si connue, je crois que j'allais y consentir, lorsque la duchesse, prenant un ton que je ne lui connaissais pas, me dit : quoi, Elvire, vous souffririez que Gustave s'expatriât aussi? vous auriez cette faiblesse, cette timidité? qu'attendez vous donc du monde, pour y sacrifier ainsi tous ceux qui vous aiment? que lui reste-t-il a dire, à ce monde injuste? et voulez-vous qu'il pense que Gustave, las de son prétendu bonheur, et satisfait de la publicité qu'il a su lui donner, vous abandonne, sans se mettre en peine du tort qu'il a pu vous causer? La hardiesse du public s'encourage par la timidité de ceux qui la redoutent, et si Gustave s'éloigne, tous les propos seront confirmés. — Je ne sais plus ce que je dois croire, dis-je à Lucile; il me semble que,

jusqu'ici, je n'ai fait que m'égarer dans toutes les résolutions que j'ai prises; depuis que j'ai perdu mon guide, mon premier ami, toutes mes démarches tournent contre moi. On accusait mon goût pour le plaisir et la dissipation; on a prêté des motifs criminels à ma retraite; si je reste près de vous, on m'accusera de braver l'opinion.—Et si vous nous quittez, Elvire, ce ne sera qu'en trahissant l'amitié. Pensez vous, d'ailleurs, que votre retour dans la société ne vous prépare pas mille déplaisirs? on se parlera à l'oreille; il se formera un parti entre les femmes intolérantes, qui voudront vous éloigner par leurs froideurs; et celles qui, faisant profession d'indulgence, vous accueilleront avec cette bonté protectrice si faite pour affliger la vanité. Et les hommes, Elvire, ne feindront-ils pas de vous croire coupable, pour justifier leur témérité? On vantera près de vous le bonheur de Gustave; et qui sait si le juste soin de votre défense n'expo-

sera pas aussi ses jours? — Arrêtez, madame, reprit Gustave, j'espère que cette dernière considération, n'entrera pour rien dans les résolutions d'Elvire. Ce serait trop peu de ma vie, si je pouvais, en la perdant, écarter le trouble involontaire que ma fatale amitié a jeté sur la sienne; comptez-moi pour rien, et placez seulement mon dévouement de manière à lui faire juger que tous les sacrifices me sont possibles pour elle. — Je pleurais, Sophie; j'étais frappée des réflexions et des craintes que me montrait Lucile; mon cœur intérieurement connaît Emile : je cherchais ce qu'il m'aurait conseillé, et, dans mon découragement, le moindre indice de son séjour m'eût décidée à le rejoindre, à n'écouter que lui seul; mais où le trouver? quel parti prendre? Je continuais à garder le silence. — Eh bien, Gustave, reprit Lucile, puisqu'Elvire peut encore balancer entre les amis les plus tendres, les plus fidèles, et l'aveugle opinion du monde,

n'exigeons pas un effort qu'elle pourrait regretter : c'est à nous à renoncer à elle : l'amitié que nous lui portons nous est commune, mais sachons la vaincre, éloignons-nous tous deux. — Lucile ! Gustave ! mes seuls amis, prenez pitié de ma situation ; vous voyez ma faiblesse. Assurément, je ne puis me résoudre à rester ici ; mais n'est-il pas quelque lieu au monde, où ceux qui nous haïssent ne puissent au moins nous oublier ? — Oui, oui, dit aussitôt Lucile ; j'ai en Normandie une amie aimable et bonne. Elle me doit sa fortune, et si j'avais pu faire à une autre que vous, Elvire, le sacrifice des plaisirs dont je jouissais à Paris, j'aurais depuis long-temps partagé sa solitude. Madame de Cerni habite une terre charmante, où elle peut, sans embarras, donner cinq à six logemens. Ce qui occupe le plus à Paris s'y oublie aussi vîte ; Emile reviendra, et nous laisserons ici des ordres secrets pour qu'il soit instruit de notre retraite. Quant à

Gustave, je me charge, Elvire, de détourner les soupçons sur moi-même. Et pensez-vous, ma chère, me dit elle en reprenant son caractère joyeux, que je ne sois plus assez jolie pour qu'on puisse fort bien croire qu'il soit amoureux de moi ? — Et si le duc le croit aussi? — Oh ! pour cela, je vous réponds, Elvire, qu'il s'en inquiètera peu; depuis long temps son parti est pris. — Je soupirai, mais désirant surtout de ne point retourner à Paris avant le retour de mon mari, je dis à Lucile, eh bien! partons, partons au plutôt ; car le ciel voit mon cœur ! — Lucile se jeta à mon cou et m'embrassa mille fois. Gustave pressa ma main contre ses lèvres avec attendrissement, et nous convînmes qu'il nous rejoindrait au bout de quelques jours seulement. L'incertitude, Sophie, est je crois l'état le plus pénible de l'âme : car, lorsque ce n'est pas par le remords qu'elle est agitée, elle écarte de bonne foi les images affligeantes, pour

chercher le côté le plus avantageux au projet qui la fixe; notre départ comme notre séjour chez madame de Cerni sera très secret. Gervais reste chez moi à Paris, mais il a défense d'instruire ma mère, à laquelle j'ai répondu avec fermeté, quoique sans sortir des bornes du respect. Mon innocence me soutient, mais tant de contrariété, ainsi que l'absence d'Emile, ont entièrement changé mon caractère. J'ai peine à vaincre ma mélancolie, et la solitude qui nourrit mon chagrin a des charmes pour moi. C'est du château de Cerni que je t'écrirai, Sophie. Je profiterai de la société de Gustave, pour suivre des études que j'ai trop négligées jusqu'ici; et l'occupation préviendra un retour de sentiment qui ferait son malheur et le mien. Si ma confiance t'étonne, Sophie, je dois t'avouer aussi, sous le secret, que je ne serais pas surprise que ton frère eût pris un penchant assez vif pour Lucile. Je sais que l'amour de l'ordre ne me permet pas

de le souhaiter, mais il faut convenir que la duchesse, s'inquiétant peu du jugement qu'on porte d'elle, ne s'en affligerait pas, et ajouterait à la confiance que j'attends de mon époux à son retour. Mon plan est fait, Sophie : je lui dirai la plus exacte vérité, et s'il trouve quelque imprudence dans ma conduite, au moins la certitude que je n'ai trahi ni mes devoirs, ni son amour, nous rendra l'un et l'autre au bonheur. Mande-moi, Sophie, si ton mari est instruit de tout ce qui vient de se passer ; défends-moi près de lui, et conserve-moi son estime et ton amitié. Adieu, Sophie.

Ton amie, ELVIRE.

LETTRE XLIV.

Sophie à Elvire.

St.-Ives.

Oui, mon amie, oui ma chère Elvire, des nouvelles de Paris avaient instruit mon mari du combat du duc de Mozardi, ainsi que de toutes les circonstances qui l'ont accompagné : je n'en excepte pas même l'entrevue nocturne de cet imprudent personnage, qui eût beaucoup mieux fait de laisser sans réponse un propos indiscret, que de te compromettre à jamais par cet éclat, aussi malheureux pour toi que pour lui-même. J'ai reçu, en cette occasion, une grande preuve de l'estime de M. d'Andlar, qui ne m'a point permis d'entreprendre ta défense. Sophie, m'a-t-il dit, je blâme sans doute les inconséquences de madame de

Vérac ; car, en supposant que la malignité les aggrave beaucoup, toujours est-il vrai qu'en l'absence de son mari, c'était près de sa mère qu'elle devait se réfugier. Quant à ses mœurs, m'a-t-il dit, je les croirai sans reproche, tant que vous lui conserverez votre amitié. Quel rapport pourrait il exister entre une femme criminelle et ma Sophie, que je crois si sincèrement attachée à la vertu ? Je te l'avoue, Elvire, ce moment m'a payée de tous les sacrifices que mon mari a exigés de moi. Je craignais, j'en conviens, de vivre en province ; et quand je donnai ma main à M. d'Andlar, j'étais sans amour pour lui ; mais sa paisible amitié, son entière confiance, trois enfans que j'adore, ont donné tant d'intérêt à mon existence, que je ne retournerais plus à Paris, quand je serais libre de l'habiter ; et certes, mon amie, les injustices qui t'y poursuivent ne contribueraient pas peu à me faire redouter ce séjour. Ta position, Elvire, était devenue si

difficile, que je ne sais plus si je dois t'applaudir ou te blâmer. Ménage ta santé, et ne te laisse point abattre. Il me paraît impossible qu'Emile t'abandonne plus longtemps. Que de mal a déjà produit son absence et son peu de fermeté à ton égard! Ce goût pour l'indépendance t'a trompée, Elvire; tu as craint l'autorité d'un mari qui t'adorait, et tu es restée sous le joug d'un public aussi léger qu'injuste, dont tu éprouves aujourd'hui toute la rigueur. Ce que tu me dis de mon frère m'étonne. Il était, dans sa première jeunesse, d'une extrême persévérance dans ses idées, susceptible d'un attachement profond, et de beaucoup d'empire sur lui-même. S'il est vrai qu'il t'ait jamais aimée avec passion, comme sa douleur et sa cruelle maladie t'autorisent à le croire, c'est qu'il a su apprécier, Elvire, la droiture de tes principes et de tes sentimens. Bien plus belle que la duchesse, et portant sur ta physionomie l'empreinte de

ton âme sensible et pure, je ne crois pas si facilement que toi, que madame de Mozardi puisse toucher un cœur sur lequel tu as régné. Crois-moi, Elvire, conserve avec lui la plus grande réserve. La crainte est la sauve-garde de la vertu ; et n'oublie pas qu'un seul moment d'erreur t'ôterait jusqu'au pouvoir de te défendre aux yeux de ton époux, dont tu ne pourras écarter les soupçons que par ce langage éloquent que l'innocence prête à la vérité. Je souhaite que tu te plaises à Cerni ; de tels déplacemens me seraient insupportables : je hais les nouveaux visages ; mais ton caractère, plus liant que le mien, trouve et porte le plaisir partout. Combien je suis furieuse quand je pense à la manière dont on te juge, et aux vertus que je te connais !

Ton amie, SOPHIE.

FIN DU PREMIER VOLUME.